

Ardenne, Jean d'
Jean d'Ardenne (Leon Dommartin)



Anthologie
es Ecrivains Belges
de Langue Française

*

Jean d'Ardenne

(Léon DOMMARTIN)

avec portrait



BRUXELLES
EDITIONS DE L'ASSOCIATION DES ECRIVAINS BELGES
SOCIÉTÉ COOPÉRATIVE

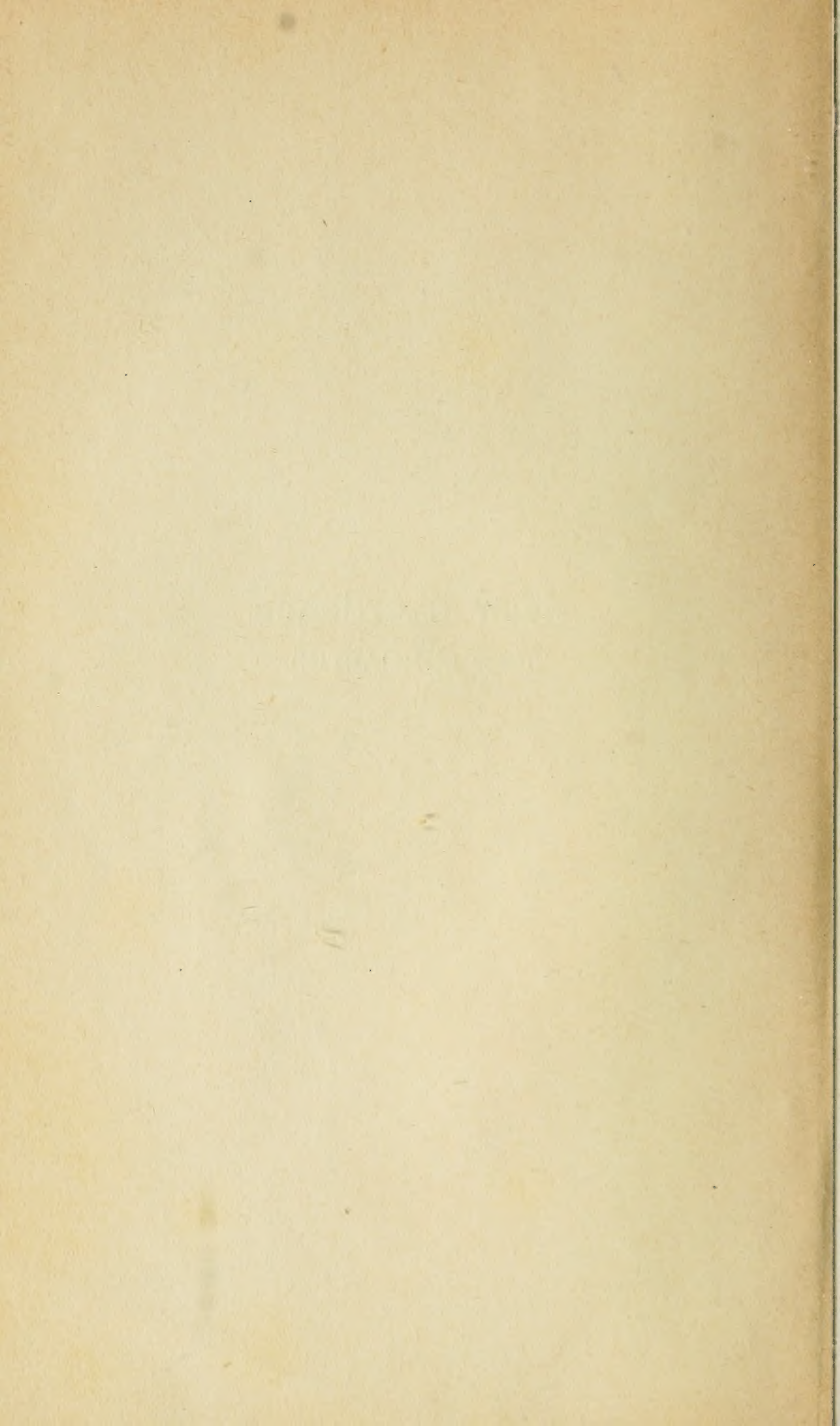
—

DECHENNE ET Cie
Libraires-Dépositaires
20, RUE DU PERSIL, 20
1906



Jean d'Ardenne

(Léon DOMMARTIN).





Anthologie
des Ecrivains Belges
de Langue Française

*

Jean d'Ardenne
(Léon DOMMARTIN)

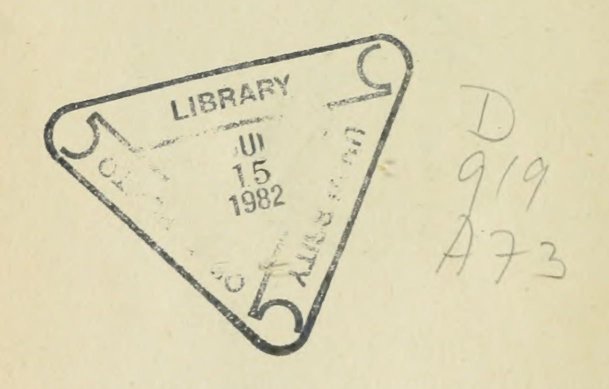
avec portrait



BRUXELLES
EDITIONS DE L'ASSOCIATION DES ECRIVAINS BELGES
SOCIÉTÉ COOPÉRATIVE

—

DECHENNE ET Cie
LIBRAIRES-DÉPOSITAIRES
20, RUE DU PERSIL, 20
1906



JEAN D'ARDENNE

(Léon DOMMARTIN)

M. Jean d'Ardenne est né à Spa, le 11 septembre 1839. Il débute à Paris, en 1866, dans un petit journal quotidien dirigé par Henry de Pène et intitulé la *Gazette des Etrangers*. En 1867, l'année de la première Exposition du Champ de Mars, il fonde, avec Villiers de l'Isle-Adam, la *Revue des Lettres et des Arts*, publication hebdomadaire qui n'eut qu'un an d'existence. En 1868, il passe au *Gaulois*, lors de la création de cette feuille, qui n'avait pas alors sa nuance politique d'aujourd'hui. Il fait, pour ce journal, le grand reportage un peu partout sur le territoire français. En 1870, lors de la déclaration de guerre, il est envoyé dans les départements de

l'Est et accompagne l'armée de Mac-Mahon jusqu'à la débâcle de Sedan. Il rentre ensuite à Paris, y demeure pendant le Siège et la Commune et est engagé au *Paris-Journal* pour y faire la critique littéraire, de 1871 à 1874.

Forcé de rentrer au pays, à cause du bouleversement total qui avait changé les conditions de l'existence à Paris, il accepta l'invitation de Victor Hallaux, qui lui offrait une place à la *Chronique* de Bruxelles, où il est resté et dont il est devenu le Rédacteur en chef à la mort de Hallaux, en 1896. Il a collaboré en outre à diverses publications, entre autres à la *Belgique Illustrée* et au *Panorama de la Belgique*, publié par le Touring-Club Bruxellois.

Mais M. Jean d'Ardenne est célèbre surtout par ses notes de voyage : l'*Ardenne*, description détaillée de la région, en trois volumes, dont les éditions successives sont tenues à jour ; la *Côte de Flandre* (1888), guide descriptif du littoral, de Dunkerque à Dombourg, avec illustrations de Henri Cassiers; *Notes d'un Vagabond* (1887), un volume in-8°, illustré par H. Cassiers, frontispice de Félicien Rops.

Les croquis et souvenirs que nous donnons dans cette Anthologie sont, pour la plupart, inédits. Il en est ainsi, notamment, de toutes les impressions méditerranéennes, où l'on trouvera peut-être les plus belles pages de M. Jean d'Ardenne. On y admirera son style alerte et clair ; son talent bien français, qui, d'un paysage, sait si aisément crayonner les traits essentiels, et, d'une scène, donner les détails pittoresques et vécus. Cette œuvre est comme une lanterne magique qui déroule devant nous, dans une lumière adéquate, les aspects curieux de la Patrie et de tous les pays où se promenèrent l'œil vibrant, les nerfs sensibles, l'esprit ouvert de M. Jean d'Ardenne, le moins sédentaire des hommes.





L'Institution de la Commune

CROQUIS PARISIENS

(« NOTES D'UN VAGABOND », INÉDITES)

20 mars 1871.

La capitale de la France, qui était encore, il y a six mois, sous l'empire de Napoléon III, est aujourd'hui sous le consulat de Lullier et d'Avoine fils. Que de vicissitudes dans l'intervalle! Pourtant, l'aspect n'a guère changé; les avenues s'allongent comme autrefois, avec leurs interminables files de réverbères qui se perdent au loin.

De rares passants; très peu de bruit; quelques sombres figures de citoyens armés qui nous regardent sortir de la gare témoignent seules du régime nouveau dont nous jouissons. Si les voitures manquent, les crochets abondent.

Le citoyen qui a bien voulu se charger de ma valise est de Montmartre. Il utilise en qualité de commissionnaire les loisirs que lui laisse le maintien de l'ordre. Nous cheminons ensemble, à travers les rues désertes, et je ne perds pas de vue le citoyen, parce qu'on m'a assuré que les gardiens de l'ordre actuel rééditent volontiers à leur

bénéfice le mot célèbre de Bilboquet: « Cette malle doit être à nous ! »

Chemin faisant, nous devisons ; il m'explique son plan, car tout le monde continue d'avoir un plan, bien qu'il n'y ait plus de Prussiens à combattre. Depuis Trochu, c'est la mode.

On s'est beaucoup moqué de Trochu ; on l'a chansonné sur tous les tons, ce qui ne l'empêche pas de faire école.

Le long des boulevards, à tous les carrefours, des attroupements se forment ; il y a un monsieur au centre ; il parle avec de grands gestes ; les autres écoutent, applaudissent, contredisent ou injurient : c'est un citoyen qui explique son plan. Il arrive fréquemment que le citoyen, en récompense de son zèle, s'entend traiter de mouchard et d'agent bonapartiste.

Grandes prises d'armes ; des bataillons de garde nationale vont et viennent ; on bat la générale dans tous les quartiers du centre ; la Bourse et les rues avoisinantes jusqu'au boulevard sont occupées par ce qu'on est convenu d'appeler « les bons bataillons » ; de l'autre côté, les bataillons de Montmartre occupent la mairie de la rue Drouot. Les bons et les mauvais se regardent en chiens de faïence, l'arme au pied, séparés par la largeur du boulevard. Ceux de Belleville, ayant avec eux Menotti Garibaldi, défilent devant le poste Bonne-Nouvelle, gardé par le 100e bataillon, qui les salue en criant : Vive la République ! Vive Garibaldi !

24 mars.

La tragédie n'a pas eu de reprise depuis vingt-quatre heures.

En revanche, la comédie va son train, et c'est un admirable et pittoresque étalage de choses qui seraient fort réjouissantes, n'était le sang que l'on voit derrière : occupations à main armée, marches, contre-marches, promenades avec tambours et clairons, cris de liberté, cliquetis d'armes, baïonnettes reluisant au soleil, uniformes bariolés, bourrades, bousculades et le reste, — rien ne manque de ce qui, aux époques d'effervescence, fit toujours la joie de cette folle, de cette charmante, de cette sympathique, de cette terrible population parisienne.

Le parti de l'ordre se montre exaspéré, mais peu résolu, selon la coutume de tous les temps révolutionnaires. Il vient de passer deux jours à crier sur les toits qu'il fallait s'armer et s'opposer par une attitude énergique à l'envahissement de la ville par les faubourgs. Cependant, les faubourgs, qui s'étaient armés sans crier, occupaient tranquillement les mairies, les postes, les gares et le reste.

Toutefois, l'ordre s'est un peu enhardi depuis hier, grâce à l'exemple donné par les bataillons du 2e arrondissement (la Banque et la Bourse) qui gardent leur quartier et ont refusé de reconnaître l'Hôtel-de-Ville.

En partant pour Versailles, le matin, nous trouvons la gare Saint-Lazare, la veille encore aux mains de l'insurrection, réoccupée par les bataillons dissidents.

Mais les fédérés gardent l'issue du souterrain des Batignolles. Notre train s'arrête ; des hommes armés de fusils se tiennent sur la voie et font les signaux d'usage. Ils se mettent à fouiller les voitures, en extraient une douzaine de gardes nationaux, — fileurs qui se croyaient déjà saufs — et les emmènent prisonniers. L'opération prend un quart d'heure, après quoi on nous laisse libres de continuer notre voyage. Nous traversons Asnières, avec ses ponts détruits et l'île des Ravageurs entièrement rasée (les bois pleins d'ombre, les grands arbres penchés sur la rivière et qui se profilaient si gracieusement sur le ciel rouge, les soirs d'été, nous ne les verrons plus !), puis Courbevoie, récemment privé de la statue de l'homme au petit chapeau. Ce bronze est maintenant couché au fond de la Seine.

Voici ce qui fut Saint-Cloud, et qui n'est plus rien aujourd'hui qu'un monceau de ruines, Ville d'Avray dévasté, les jardins de Viroflay dont toutes les murailles sont crénelées, enfin Versailles, entouré de campements pittoresques. Il s'y fait depuis quelques jours une grande concentration de troupes ; les uniformes bleus et rouges se détachent sur ce sol qui porte encore les traces très visibles de l'occupation ennemie.

Les vastes avenues, ordinairement désertes et qui font rêver aux splendeurs disparues comme on rêve sur des tombeaux, n'ont rien de trop spacieux pour contenir la population actuelle du chef-lieu de Seine-et-Oise ; le silence particulier aux nécropoles

qui classait Versailles au premier rang des cités ennuyeuses est devenu le plus étourdissant des tumultes.

Etourdissant est peut-être exagéré : il ne faut pas oublier que nous sommes ici au sein de l'ordre ; Versailles et Paris constituent les deux faces d'une médaille, et il est difficile de décider de quel côté est le revers. Quoi qu'il en soit, Versailles, c'est l'ordre lui-même ; les gens que l'on rencontre sont nombreux et bruyants, mais ordonnés ; ils ont des visages ordonnés, les vêtements ordonnés, des allures ordonnées ; les anciens gardiens de l'ordre, les sergents de ville d'autrefois, soldats aujourd'hui, font l'exercice sur la place d'armes.

Un public anxieux se presse à toute heure aux alentours du palais. La rue des Réservoirs est le rendez-vous de gens inquiets, timorés, tremblants, qui attendent pleins d'angoisse et ont toujours l'air de se promener avec une épée de Damoclès portative suspendue sur leurs têtes, lesquelles doivent être, d'ailleurs, infiniment précieuses, si l'on en juge par les soins dont les entourent leurs propriétaires et par la précaution — le plus souvent inutile — qu'ils ont prise de les soustraire aux hasards parisiens.

Ces émules de M. Jourdain, francs-fileurs venus de Paris à Versailles par crainte des coups qui leur feraient mal, ne laissent pas de jeter quelque gaîté dans les paysages lugubres que nous traversons.

Cette engeance à part, Versailles donne asile à bon nombre de personnes que leur

tempérament ou tout autre motif honorable éloigne des révolutions; — êtres aux nerfs irritables et délicats, artistes et poètes que la recherche du réel terrible ne tourmente point et qui viennent poursuivre, dans le silence du vieux parc, leur rêve idéal désagréablement interrompu par les clameurs de la rue; les uns doués d'une répugnance invincible pour les déchaînements populaires, les autres profondément lassés par des expériences trop réitérées: ils ont vu tant de bouleversements depuis juillet 1830!

Ceux-ci sont les philosophes. Ils savent que c'est toujours la même pièce qui se joue sous un autre titre et avec les changements de décors et de costumes que comportent les circonstances; les représentations auxquelles ils ont assisté se comptent par centaines; ils en ont assez.

J'ai rencontré l'un de ces désillusionnés dans les jardins solitaires de Versailles, où le printemps, d'ailleurs, poursuit son œuvre ordinaire avec une impudence sans égale, comme si rien ne s'était passé depuis Louis XIV.

Sous un masque flétri, au regard vitreux et morne, j'eus peine à reconnaître Théophile Gautier, le poète flamboyant et rutilant des époques romantiques.

Il allait d'un pas chancelant, tête branlante, pareil à un fantôme oublié sur les rives infernales; au milieu des divinités de bronze et de marbre, il ressemblait lui-même à un olympien déchu, réduit à la condition misérable des dieux en exil et condamné

par le destin à errer tristement dans ce parc dérisoire, à côté du grand bouillonnement des choses modernes.

Etait-ce bien là le poète impeccable, toujours supérieur aux préoccupations vulgaires, l'artiste parfait qui ciselait « Emaux et Camées », dans un calme profond, tandis que l'émeute hurlait le long des rues de Paris ? Hélas ! nous le retrouvions victime de ces vicissitudes politiques auxquelles il se vantait d'échapper, triste épave de ce léviathan, aujourd'hui brisé en mille pièces, qui s'appelait le second empire.

. . . .

29 mars.

La Commune est proclamée depuis hier.

Ce matin, nous traversions l'un de ces quartiers de la rive gauche, tranquilles et solitaires, auxquels l'envahissement progressif de la population n'a pu enlever leur physionomie d'autrefois, où les révolutions n'ont guère accès, et qui gardent obstinément le silence des cimetières au milieu des grondements de l'émeute.

Des voix qui ressemblaient à un gazouillement d'oiseaux troublaient ce silence ; c'était, dans une cour pleine de soleil, une ronde d'enfants qui chantaient :

> Trois filles dedans un pré...
> Mon cœur vole !

Il y a deux mois, les obus allemands éclataient à cette même place, au milieu des petites filles roses et blondes, et le rouge, la terrible couleur de sang, venait

jeter sa note brutale au milieu de cette douce harmonie...

Mon cœur vole!

Les petits enfants ont repris leur chanson; les grands ne tarderont guère de reprendre la leur; on ira encore au bois, et si les lauriers sont coupés, on en plantera d'autres. L'âme des hommes est ainsi faite, et particulièrement l'âme des Parisiens.

En attendant, il est triste de rencontrer, comme nous faisons, de pauvres femmes qui osent à peine tendre la main, de voir des yeux prêts à pleurer, d'entendre des voix sourdes, oppressées, qui implorent: Par pitié!... Et quand on a donné tout son argent, le cœur se serre; on hâte le pas, sans tourner la tête, comme ceux que le remords poursuit, et l'on se dit: Il faudra prendre plus de monnaie demain.

C'est que les évènements passés ont creusé un profond sillon de misère précisément dans la couche sociale qui, sans connaître le bien-être absolu, ignorait du moins l'indigence.

Le contraste est curieux à établir entre les quartiers solitaires dont je parlais tout à l'heure et les grandes rues du faubourg, plus bruyantes et plus tumultueuses que jamais. Le petit commerce semble vouloir s'y rattraper d'avoir chômé longtemps et le régime de la liberté y produit des phénomènes bizarres. Au milieu du tapage assourdissant, parmi les échoppes, les boutiques, les étalages en plein air, les charrettes des

quatre saisons échelonnées par centaines le long des trottoirs, on voit s'agiter la « bonne garde nationale ». Il n'est personne, de tous ces industriels plus ou moins improvisés, qui ne porte quelqu'insigne militaire ; les plus modestes ont un pantalon à bande rouge ; plusieurs ont l'uniforme complet.

A Montmartre, tout est calme. Les canons sont là, toujours gardés ; c'est tout ; plus de tumulte. Quelle différence, il y a huit jours, lors de notre première ascension sur l'Aventin ! Une foule hurlante, des affûts où des gavroches étaient accrochés par grappes, des femmes semblables à des pythonisses, cheveux au vent, la bricole sur l'épaule, se disposant à traîner les pièces ; des patriotes à mine féroce, agitant leurs armes, chantant la *Marseillaise* et le *Chant du Départ*, des loques rouges agitées fiévreusement, — tout cela prêt à tomber sur Paris comme une avalanche.

Ce que voyant, Félicien Rops, qui m'accompagnait, s'était mis à pourctraiturer tranquillement cette scène émouvante.

— Voulez-vous bien rentrer cela, dit un modéré qui passait, en se jetant sur le carnet de mon ami. Vous allez vous faire fusiller : on vous croira envoyé de Versailles pour moucharder ici.

— C'est juste ! dit Rops, qui dessinait avec candeur ; je n'avais pas pensé à ça.

Nous continuons à gravir ; de barricade en barricade, nous gagnons la place Dutertre. Ici, les patriotes ont l'air encore plus féroce, et leur débraillé est sans exemple ;

il n'est même plus question d'uniforme; ce sont des vêtements innommés: blouses, vestes, vareuses, tout ce qu'on voudra; des gens nu-tête sont attachés à de grands sabres ou tiennent fièrement des fusils aux baïonnettes rouillées.

Comme nous escaladons résolument la dernière barricade, nous entendons une voix rauque qui nous crie: Au large!

— Pardon! répliquai-je doucement, et la liberté?

— La liberté? Vous avez celle de foutre le camp, et plus vite que ça!

Devant une injonction aussi nettement et aussi élégamment exprimée, il n'y avait qu'à s'incliner.

Aujourd'hui, je trouve les patriotes de la place Dutertre singulièrement radoucis. L'un d'eux m'a même adressé un sourire aimable et m'a dit:

— A présent, citoyen, on peut passer: nous avons la Commune!



Souvenir

(Notes d'un Vagabond)

Sedan, septembre 1879.

C'était la même saison ensoleillée. Mais quel contraste avec le calme présent ! Il y avait un déchaînement terrible, une trombe de fer, des troupeaux d'hommes tourbillonnants qui s'entrechoquaient, du sang par terre et des lueurs d'incendie au ciel, un vaste écrasement, des populations errantes, affolées, des villages déserts, des maisons écroulées, des bois fauchés, des champs convertis en plaques boueuses, semées d'épaves lamentables.

Neuf années ont passé là-dessus et le temps a accompli son œuvre réparatrice. Ah ! nous l'apprécions, cette œuvre, nous qui mangeâmes, en septembre 1870, l'ordinaire de « l'Hôtel de la Croix d'Or », composé à peu près exclusivement de vieilles bottes au riz bouilli. Cela s'appelait, par une dérision point exempte d'amertume, le plat de résistance. Au dessert — si j'ose m'exprimer ainsi — on entendait le bruit d'autres bottes, celles-ci en activité de service, avec des pieds allemands dedans, qui résonnaient sur le pavé de la place Turenne. L'unique garçon, figure piteusement effarée, munie d'un

emplâtre qui lui partageait le front en biais, nous contait, d'une voix sépulcrale, comment on avait tout tué, tout brisé, tout bu, chez lui, à Balan, où il demeurait en qualité de marchand de vin. Quant à sa personne, il était parvenu à la tirer de la bagarre, par miracle, sans trop de dommage, comme on pouvait voir : il montrait son crâne balafré et quelques autres avaries.

Aujourd'hui, dans les hôtels de Sedan, on mange de pacifiques aloyaux servis par des garçons sans emplâtre ; depuis longtemps, les derniers bruits de bottes se sont éteints là-bas, du côté de l'Est ; la verdure est revenue aux champs et l'on jurerait que rien de désastreux n'a passé, n'étaient certaines ruines persistantes.

Nous avons quelque peine à évoquer le spectacle d'autrefois sur les collines d'alentour, qui ont recouvré leur aspect bucolique, mais gardent les renommées sanglantes du Bois de la Garenne et du Calvaire d'Illy : sol foulé, piétiné, profondément sillonné, troué par les obus, jonché de débris ; cadavres d'animaux gonflés, jambes écartées, faisant sur la plaine des silhouettes monstrueuses ; boue rougeâtre où les pieds s'enfonçaient ; taillis hachés ; chevaux blessés, errants, maigres et efflanqués, l'œil creux, les côtes saillantes, qui venaient se ranger sur votre passage, par habitude, comme naguère à l'appel du clairon ; fossoyeurs allemands en train d'achever leur funèbre besogne sur la terre détrempée, dans une atmosphère d'âcres vapeurs char-

gées d'émanations putrides, asphyxiantes, saturées d'odeurs vagues et nauséeuses.

Ces souvenirs m'assaillent et m'oppriment ; je retrouve maints détails perdus dans des recoins de la mémoire où ils n'étaient qu'endormis — faute d'occasion de se réveiller. Le hasard qui me ramène ici m'a fourni cette occasion. Je me rappelle surtout avec une extraordinaire netteté cette soirée du 1er septembre, à l'heure où finissait le drame commencé dès avant l'aube dans ce vaste entonnoir de Sedan.

Depuis quatre heures du matin, on entendait la canonnade de plus en plus intense et précipitée. Nous allions un peu au hasard, toujours tout droit, vers le bruit. Le chemin se déroulait par Pourru-au-Bois, Francheval et Villers-Cernay. A gauche, nous laissâmes la route de Carignan, où nous avions passé deux jours auparavant, emportés dans la débâcle qui suivit Beaumont. Les fugitifs affluaient ; on rencontrait des véhicules où s'entassaient les gens et les colis, des bandes de gars, casquette de travers, armés de bâtons et portant des paquets. Tout cela roulait comme un torrent vers le sol neutre.

Peu à peu, les rencontres se firent plus rares. Puis ce fut le désert. Un dernier groupe de curieux se tenait à la bifurcation de la grand'route et d'un chemin qui tournait court, là-bas, pour pénétrer dans un bosquet. Les yeux se fixaient sur ce point où les imaginations surexcitées voyaient surgir à chaque minute des silhouettes fan-

tastiques de uhlans. Quand nous passâmes, il y eut un murmure. On nous prévint charitablement; des voix crièrent: «N'avancez pas!... Où allez-vous?» Comme nous marchions sans détourner la tête, accoutumés à ces phénomènes de panique, quelqu'un dit: « C'est des espions! »

Il y avait parmi ces curieux, extrême avant-garde des hordes qui allaient bientôt s'abattre sur le pays, force gens bien mis, hobereaux d'alentour, accompagnés de leurs familles, avec des lorgnettes. De là, en effet, on apercevait les hauteurs de la Meuse sur la rive gauche, et l'on voyait s'étaler, baignées de soleil, les grandes côtes qui dominent Remilly, Fresnois, Wadelincourt.

Dans le bois, rien. Le premier hameau qui se présenta, au sortir du couvert, sur un mamelon, était abandonné; un tronçon de chemin poudreux montait entre les maisons dont la vie s'en était allée. La grande voix du canon, de plus en plus distincte, emplissait l'air; on percevait une rumeur vague, continue, où toutes sortes de bruits terrifiants se confondaient. Sur les hauteurs d'en face, les batteries tonnantes faisaient des lignes de fumée blanche. De notre côté, le long des crètes qui dominent le chemin de Givonne à Bazeilles, par Daigny et La Moncelle, la fusillade crépitait. Mais nous ne pouvions rien voir et le fond de la vallée, d'où émergeait, couronnée d'arbres noirs, la citadelle de Sedan, se noyait dans une fumée épaisse.

Nous avions l'impression d'un combat

formidable, d'une tuerie énorme, en ces profondeurs encore inconnues (depuis, nous les avons fouillées, l'horreur dans l'âme) et nous éprouvions un invincible malaise, une sorte d'énervement douloureux, une impatience de voir tomber la nuit qui mettrait un terme à l'affreuse besogne accomplie tout près de nous.

Aux alentours, dans notre voisinage immédiat, régnait un grand silence que troublaient seuls le bruissement des cigales sur la plaine chauffée et, là-bas, le grondement de la bataille qui s'étendait...

Nous marchions toujours, traversant les villages déserts, et, à mesure que nous avancions, trouvant la désolation plus grande. Les portes des maisons n'étaient même point closes; à l'intérieur apparaissaient tous les objets familiers. C'était l'aspect des lieux habités d'où l'homme a disparu comme par magie à la suite de quelque catastrophe soudaine, et où les choses sont restées, irrécusables témoins d'une vie brusquement éteinte, d'un mouvement arrêté net. La présence des animaux abandonnés à eux-mêmes donnait à ces solitudes un caractère plus désolé encore.

Séduit, en traversant un de ces hameaux, par le contraste de la paix absolue à deux pas du tumulte de la guerre, je m'installai dans une maison ainsi délaissée, afin d'y méditer quelques instants et d'y écouter gronder la bataille à travers le calme effrayant des choses voisines. Les poules venaient picorer à mes pieds, un chat s'étu-

rait dans un rayon de soleil, sur la litière, près de l'huis ouvert; par le contrevent de l'étable, la tête d'une vache passait, immobile et fixant sur moi son œil doux, étonné, où l'instinct vague de l'abandon commençait à poindre; une fauvette, sur une branche, gazouillait, et il y avait, de l'autre côté du chemin, un gentil clapotement de ruisseau.

Derrière un buisson, un paysan surgit, farouche, tremblant, la face décomposée, rappelant l'homme à l'état sauvage. Il nous regarda quelques secondes, obliquement, puis se jeta dans un fourré. Plus loin, un galop précipité: un cheval venait à nous, tout seul, un cheval blanc, couvert de sang et de boue; la selle était vide et les étriers battaient les flancs; il avait à l'encolure une large plaie béante. Enfin, un cavalier noir se dressa au bout d'un clos, dans l'ouverture de la barrière, découpant sa silhouette sur le ciel. Il tenait une longue pique ornée d'une banderole. D'autres banderoles s'agitaient au-dessus des haies vives, dans les sentiers.

Il était cinq heures. La voix du canon commençait à faiblir; ce n'était plus ce grondement continu, coupé de détonations rapides et de déchirements, qui nous tourmentait l'oreille depuis le matin. Les coups s'espaçaient et les bruits se fondaient. Il me sembla qu'un poids très lourd s'en allait peu à peu de ma poitrine. Mais quelle œuvre tragique cete journée avait dû faire! Je me figurais des monceaux de cadavres dans ces vallées où nous regardions le soleil oblique

plonger ses derniers rayons, mettant sur le paysage des teintes vermeilles qui nous apparaissaient couleur de sang. La réalité correspondait, hélas! à ma vision imaginaire.

Au crépuscule, un immense voile de brumes planait sur la vallée de la Meuse; une colonne de feu montait droit, plus sinistre à mesure que se faisait la nuit: c'était Bazeilles qui brûlait...



Pays français

(NOTES D'UN VAGABOND)

Montigny-sur-Loing, juillet 1881.

Le coteau du Loing se prolonge de Moret à Sorques, de Sorques à Montigny, de Montigny à Bourron, Grez, Villiers, Les Recloses, Fromonville, jusqu'à la petite cité de Nemours.

Moret, une ville aussi, à l'endroit charmant où le Loing rencontre la Seine, fut un séjour de Henri IV (ma mie, o gué!). Le coteau s'élève en pente douce des fonds verdoyants où serpente la rivière entre les bouquets d'arbres et les hautes herbes, jusqu'aux lisières de la forêt de Fontainebleau.

Celles-ci bornent l'horizon au nord et, parmi les pins silhouettés sur le ciel, les premiers blocs des cantons rocheux se marquent en gris sombre. Transition brusque entre le sol fertile et le sol aride, la douceur de la campagne arrosée et l'âpreté de la forêt sans eau.

Aussi, la population a une physionomie spéciale, d'un caractère complexe : l'aménité de l'homme des champs unie à la rudesse farouche de l'homme des bois. Ces vignerons sont encore mâtinés de bûcherons. Leur gaîté n'est pas sans mélange comme l'est

celle des humeurs de piot rabelaisiens, et le seul jus de la treille n'a point enluminé leurs trognes. C'est seulement pour la travailler qu'ils vont à la vigne et on ne les voit point revenir de ce travail rubiconnants, dodelinants, la chanson aux lèvres ; leur labeur ne s'égaie pas, il garde l'austérité des rudes labeurs terriens.

Plus loin, vers la Loire, c'est déjà tout autre chose. Par les beaux jours que Dieu fait, on voit s'en aller les joyeux vignerons soigner la vigne en société de quelques amis — et on sait ce que veut dire « soigner la vigne ».

A Troo, au bord du Loir, en Vendômois, un village renommé pour ses vignobles comme pour ses cavernes troglodytiques, vivait naguère un bonhomme nommé Touffet qui, à défaut des amis, allait très bien soigner sa vigne tout seul. Les passants, au long du chemin, entendaient partir du clos des propos sonores :

— A ta santé, Pichet !

— Merci, Touffet !

C'était le bonhomme qui soignait sa vigne avec un convive imaginaire, le nommé Pichet, et Dieu sait ce qu'ils y apportaient de soins, Pichet et lui ! Quand Touffet revenait au logis, à la vesprée, saoul comme une grive, tirant des bordées tout le large que la grand'rue pouvait lui fournir, les gamins suivaient en criant : «A ta santé, Pichet !»

Car ces Vendômois sont bons raillards du pays de France et marquent volontiers leurs concitoyens d'estampilles singulières, qui ne

s'effacent jamais: les sobriquets du cru sont terribles, touchés juste, dans la grenouille, comme on dit au jeu du tonneau, et d'un goût très gaulois. On trouve à Vendôme, par exemple, sauf votre respect, Latron-Cogne-au-Cul et — sauf votre respect encore — Dupuis-J'ai-Pété. Le peuple a imaginé cela naturellement, inspiré par des circonstances d'une admirable simplicité : Latron, l'aïeul, tonnelier de son état, cognant tout le jour les tonneaux, à grands coups de maillet, à l'endroit qu'il est dit, et Madame Dupuis, malade, annonçant, de l'étage, à son mari qui débitait au comptoir, le dénouement espéré d'une situation tendue. Il n'en fallut pas davantage; les Dupuis et les Latron ne s'appellent plus autrement; c'est passé dans l'usage, voire peut-être dans l'état-civil...

Mais revenons à Montigny : notre auberge est plantée à mi-côte, près du viaduc. La margelle du puits à gauche de l'entrée; on tire à la corde, en tournant la manivelle, des seaux d'eau fraîche qui met de la buée sur les carafes. Il y a devant la maison une cour ornée de vigne vierge et de houblon, refuge des dîneurs au temps chaud. Les oies flânent sur le chemin, les poules picorent aux alentours, les chiens bâillent au soleil et Ginestou attelle le vieux cheval blanc au tape-cul.

Ginestou n'est pas un domestique; Ginestou, Auvergnat comme son nom l'indique, est un homme libre. Il paye sa nourriture et, pour le reste, aide à l'écurie, panse le cheval,

tire l'eau du puits, porte les lettres. Signe particulier : adore le vin ; aussi, dès onze heures du matin, son compte est déjà bon. Il vous aborde, le verbe empâté : « M'sieu a déjà fini son travail ?... Faut travailler, M'sieu !

— Sans doute, mon ami ; dans la vigne. Plus tard, nous vendangerons.

— Oh ! oui, M'sieu ! »

L'après-dînée, Ginestou devient d'un commerce impossible. On voit son chapeau de paille à larges bords, son veston bleu, son pantalon brun tirebouchonnant autour des tibias, prendre au sein du paysage des allures désordonnées. Ginestou, alors, est très intéressant à observer de dos : il essaye de lutter ; à moi, d'Auvergne !... Tout ça finit par un bon somme au grenier à foin.

Ginestou, parlant du vin, est attendrissant. Il n'y a plus de substantifs ; des pronoms seulement : lui et elle, Lui, le Vin ! Elle, la Vigne ! Pas de confusion possible. « *Il* sera bon... *Elle* va bien cette année. » Ainsi parle Ginestou, sans préambules superfétatoires, avec des clignements d'yeux significatifs. Mais quelles cuites !...

La Vibrante, société d'artistes où l'on fait de la peinture qui sonne clair, a son siège à Marlotte (deux pas d'ici) ; ses membres ont fini par louer un immeuble, ayant été bannis de toutes les hôtelleries de la région pour cause de tapage nocturne, diurne, sempiternel, et aussi de mœurs en désaccord complet avec celles des humains ordinaires. Ils avaient imaginé, entre autres bizarreries,

un système de coucheries à la belle étoile, dans les jardins, qui rappelait le paradis terrestre, scandaleusement. Comme les clients honnêtes poussaient des cris indignés, on pria les Vibrants d'aller coucher à l'écart des lieux habités. Depuis lors, ils sont installés chez eux et parcourent le pays en divers équipages. Ceux que nous rencontrâmes avaient une carriole attelée d'un âne et déjeunaient sur l'herbe, au bord du Loing, avec des femmes auxquelles nous les soupçonnâmes de n'être point unis par les liens sacrés du mariage.

Autrefois, chez la mère Antony, l'aubergiste fameuse de Marlotte, ils avaient des chiens qui leur servaient surtout à épater les bourgeois en famille, égarés dans ces parages, les beaux dimanches : le samedi soir, on peignait les chiens ; après quoi on les suspendait à l'aide de courroies dans des appareils à claire-voie, pour les faire sécher, et l'on alignait les appareils au milieu de la cour, en vue des fenêtres ; ils y restaient toute la nuit. Rien n'égalait la stupéfaction des bourgeois lorsque, abrutis par un effroyable concert d'aboiements nocturnes, ouvrant leurs croisées au premier rayon de l'aube, ils se trouvaient en présence de ce tableau singulier : des animaux fantastiques suspendus dans des cerceaux et travestis en léopards, en tigres, en lions, en zèbres, en perroquets, en muscadins à gilet rouge, habit bleu, bas verts comme ceux de Madame Blin... Hélas ! ces innocentes récréations ne sont plus que souvenirs ; l'auberge

de la mère Antony est passée elle-même, après Troie, dans le domaine des choses qui furent, domaine où nul aboiement ne vient troubler le sommeil du voyageur...

Au fait, vous ne connaissez pas l'histoire des bas verts de Madame Blin. Elle est simple, brève, du meilleur tonneau gaulois, digne des vieux conteurs. Adonc, la veuve Blin, maîtresse femme, directrice des messageries, revenait par le coche, un matin, quand la voiture versa, et si malheureusement que les cinq ou six voyageuses qui étaient dedans furent retournées sens dessus dessous, faisant de vains efforts pour se dépêtrer. On voyait gigoter en l'air des paires de jambes appareillées, tandis que les têtes se perdaient dans un fouillis de jupons, de coussins et de bagages.

Une voix impérieuse s'éleva du fouillis, celle de la veuve Blin :

— Saint-Jean, cache mon cul !

Saint-Jean, le postillon, fut joliment à la réplique :

— Lequel, Madame ?

— Celui qu'a les bas verts !

. . . .

Nous sommes allés à Grez en remontant la rivière à la gaffe. La barque glissait, froissant les herbes aquatiques, troublant les amours des libellules, dérangeant les nénuphars étalés sur l'onde claire. Et le soleil chauffait les coteaux d'alentour, préparait la vendange prochaine.

Ne dites pas de mal du petit vin du Gâtinais, je vous prie ; vin clairet, joli à voir,

agréable à humer sous les tonnelles, avec accompagnement de gais propos et de rires sonores. Et encore, il paraît qu'il a perdu : les vignerons d'ici regrettent la « meunière », la vigne argentée dont les ceps venaient des Romains, monsieur, à ce qu'on a toujours dit, et qui donnait le jus finaud et bien plaisant. Aujourd'hui, le « meillet » à tiges vertes a tué la bonne « meunière » à tiges brunes, dont on ne rencontre plus que de rares spécimens. C'est égal, le jus plaisant y est toujours et, de Moret à Montargis, les coteaux du Loing promettent bonne purée septembrale. Le Moreteux le dispute au Montigny, et le Nemourais « vous ferait danser sur la guillotine », comme dit l'aubergiste de *la Clef d'Or*, à Nemours. Endroit charmant d'ailleurs : une ceinture rocheuse ; la ville dans un fond ; à la *Clef d'Or*, le litre à chaque repas ; des bateaux sur la rivière, et des saulaies, et des joncières, où l'on va se perdre...

— Ohé, du canot !...

C'était un grand garçon à l'air timide, comme une demoiselle, penché entre les roseaux écartés. Il conduisait lentement, le long de la berge, l'âne et la carriole que nous connaissions bien : un tout petit âne gris et une toute petite voiture jaune. L'âne, cette après-dînée, avait un œil mélancolique. Son conducteur nous dit, d'un ton très doux :

— Il n'est pas content, aujourd'hui : il n'a pas eu son gigot. Il n'aime pas le bœuf.

— C' pauv' bougre ! répondis-je du même ton.

Il reprit :

— Vous allez à Grez? J'en arrive. J'ai rencontré là-bas un majestueux animal qui m'a exprimé ses opinions sur le pays. Ça nous a dégoûtés, lui et moi (il montre l'âne) et nous sommes f... le camp ; nous rentrons à Marlotte. Vous devez avoir de ces espèces de «beaux-arts» dans votre boîte de Montigny. Nous autres, nous les balançons sans trainer. Ils déménagent peu à peu de la forêt et gagnent le pays découvert. A la mare aux Fées, nous avons marqué sur un poteau : *Défense aux élèves de Cabanel de peindre cela. — Allez chez Ricord...* Viens, mon bijou !

Il s'éloigna lentement, suivi de l'âne aux poils d'argent, qui traînait la carriole jaune. Nous vîmes alors qu'il avait, peinte dans le dos, une vue du temple de la Sibylle Tiburtine. Et la barque recommença de glisser entre les grands roseaux à quenouilles brunes *(typha latifolia)*...

Le soir tombe. Le Loing nous ramène à Montigny. Amour de rivière ! Jolie, intelligente, spirituelle, gauloise, douée de toutes les séductions. Elle a de grandes plaques sombres, des courants légers qui filent sur les cailloux blancs, des transparences cristallines, des profondeurs mystérieuses, des immobilités de miroir reflétant le ciel et les rives, des murmures, des jaseries, des vagabondages parmi les roseaux. Le tout d'une attraction impossible à rendre. L'histoire antique de la Nixe enlaçant l'imprudent amoureux et l'entraînant peu à peu dans [illegible]

retraites humides nous revient à la mémoire. Le regard, sondant les profondeurs, suit les enchevêtrements des longues herbes inclinées au fil de l'eau. Elle est fraîche, douce et veloutée, cette eau; elle exhale des senteurs exquises; on s'y plongerait avec délices. Et les frênes élégants, et les aulnes à reflets noirs défilent. La barque suit le courant, sans bruit, sans secousse. J'ai pris les avirons, dont j'effleure doucement la surface tranquille. Nous glissons comme dans un rêve. La corne de la lune pointe à l'horizon, au-dessus du Long-Rocher, derrière le coteau de Montigny. Le pignon de l'église, le clocher à chapeau pointu, les toits échelonnés, les grand arbres et, tout là-haut, les lisières de la forêt, s'enlèvent sur le ciel clair. Les rainettes, dans l'oseraie voisine, chantent l'hymne du soir.

Nous amarrons sous les saules, près du pont : c'est l'ancien pont en bois de Valvins, sur la Seine, remis ici lorsque Valvins fut doté d'un pont de pierres. Il nous suffit à conduire d'une rive à l'autre le chemin de Sorques et celui de Montigny, qui viennent s'y rejoindre. Le ruban blanc se déroule entre les prairies de la rive droite, jusqu'à la Genevraye.

Et nous voici, remontant la rue du village :

— Bonsoir, père Caffin !

— Salut, la société !

Les portes claquent, les clochettes tintent au seuil des étables, les fenêtres s'illuminent. Nous bénissons le ciel qui nous garde, en

ce coin tranquille, des canotiers, des réservistes et des Anglais, et nous allons « célébrer vêpres de tripes » : c'est souper selon le vocabulaire de saint Glougourde, des cordeliers de Rennes, qui fut canonisé pour avoir laissé le torche-écuelles dans le potage.



Adriatique

(Deuxième série
des « Notes d'un Vagabond »)

Venise, avril 1896.

Notre chemin est celui des galères victorieuses qui rapportaient les trophées d'Orient — ces galères aux longues rames serrées faisant à leurs flancs d'énormes nageoires et où s'accrochaient les combattants, dans les mêlées furieuses dont les peintures décoratives du palais ducal ont gardé l'image.

C'est, je le répète, la voie naturelle. L'accès moderne est piteux. Au jour naissant, la plaque de l'Adriatique fuyant à l'arrière dans les embruns de la nuit qui replie ses voiles, une silhouette surgit à gauche : Chioggia, posé sur l'eau ; puis d'autres : Sottomarina, Pelestrina, Malamocco, reliés par la ligne interminable des murazzi, qui sépare la lagune de la mer. Une trouée dans cette barrière : c'est la passe de Malamocco. Le navire s'y engage. Cependant, là-bas, Venise est apparue dans une rose clarté d'aurore. Apparition magique ; telle Astarté sortant de l'onde. Elle grandit ; ses profils familiers s'accusent ; le soleil montant commence à rayonner sur cette féerie. Le bateau, remorqué, glisse lentement, sans bruit,

sans trépidation. C'est un de ces moments où le regard humain ne suffit plus à sa tâche, s'écarquille, cherchant à embrasser plus parfaitement les images, où l'être entier s'absorbe en une contemplation intense. La reine vient à notre rencontre ; le superbe rideau des Alpes se drape derrière elle, montrant un feston de cimes lumineuses presque fondu dans l'azur pâle et de grands plis sombres estompés, noyés vers la bas dans les brumes de la plaine. J'entends dire :

— Nous n'avions jamais vu cela, Venise avec des montagnes !» En effet, le prodigieux décor des Alpes, planté là, au bout de l'Adriatique, avait échappé, simplement, à ces visiteurs, comme il échappe à bien d'autres.

Les dômes et les campaniles se dessinent sur ce fond ; déjà l'œil perçoit le scintillement du globe d'or qui porte la Fortune couronnant le pavillon de la douane. On commence à côtoyer les îles de la banlieue lagunaire ; à Saint-Clément, les fenêtres de l'hospice des aliénées se garnissent de créatures qui gesticulent, poussent des cris, agitent en guise de mouchoirs des chiffons multicolores : les folles nous adressent le salut de bienvenue. Nous ne pouvons compter sur une telle expansion de la part de personnes sensées : les traités de la triple alliance s'y opposent ; on est poli, rien de plus ; les pavillons s'abaissent, le nôtre répond. Le navire décrit une courbe majestueuse devant le Lido, longe les Jardins publics et vient mouiller devant le quai des Esclavons, juste

en face du Victor-Emmanuel casqué à la prussienne dont on a enlaidi ce quai depuis ma dernière visite.

Venise ?... N'en parlons qu'accessoirement, n'est-ce pas ? On y passe trois jours : pour moi, trois jours de flânerie douce dans les chers recoins d'autrefois, au hasard des ruelles pleines de fraîcheur, des canaux aux multiples détours où résonne l'avertissement du gondolier. Et toujours par ce bienveillant, ce généreux soleil qui nous accompagne. J'y retrouve les joies exquises qu'elle me donna jadis, en maintes visites répétées, avec une saveur supplémentaire qu'apporte le temps écoulé depuis la dernière. Oh ! elle a gardé tous ses charmes, en dépit des voyageurs maussades qui, mêlant l'objectif et le subjectif, mettent sur leurs tableaux le noir qu'ils ont dans l'âme.

Rien de la Venise actuelle ne trouve grâce aux yeux de ces gens mal disposés : édifices suant l'abandon et la ruine ; odieuse population de mendiants ; pour comble de désagréments, les moustiques...

Or, c'est précisément la décadence — «la mort de Venise», disait Barrès — qui lui donne à nos yeux un charme original, ineffable. Son «air fané» nous séduit bien plus profondément que ne nous séduirait un air rénové. Il est acquis depuis longtemps que si notre culture sentimentale, issue de Jean-Jacques, a trouvé à Venise un merveilleux élément et une source unique d'émotion, c'est à cause de cet aspect décadent qui garde, dans la joie du soleil et l'intensité

de la vie, le cachet mélancolique des grandeurs passées.

Il est plus que naïf de venir récriminer aujourd'hui sur un tel sujet, en souhaitant au peuple vénitien quelque chose de ce caractère anglo-saxon qui fait les nations fortes, — au lieu de contempler en artiste la splendeur persistante de Venise, la beauté incomparablement émouvante que lui donne son état de moribonde, s'enlisant peu à peu dans les vases de l'Adriatique.

Je serais disposé, pour ma part, à exprimer ici des appréhensions plutôt que des regrets ; en ce qui regarde Venise tout spécialement, je déplorerais moins l'incurie et la somnolence laissant la ruine s'accentuer, que je ne redouterais l'avènement de quelque Haussmann aux plans utilitaires, jaloux de faire rentrer la ville des lagunes dans le rang des capitales à la mode, la suppression des canaux devenue systématique d'accidentelle qu'elle fut toujours, l'élargissement des ruelles, l'alignement réglementaire et uniforme, la bâtisse ramenée au type de l'universel poncif — d'autres progrès du même genre, déjà réalisés en quelques coins, par aventure, et qui, généralisés, apporteraient à Venise toute la banalité chère à certaines âmes modernes.

Après ça, on pourrait aussi appeler de tous ses vœux (je passe la plume à M. Prudhomme) la colossale opération de l'assèchement des lagunes, laquelle, en supprimant un foyer d'infection et une cause permanente d'insalubrité, rendrait à la culture des

milliers d'hectares et constituerait, autour de la cité régénérée, une banlieue où celle-ci prendrait un nouvel essor, tandis que le travail agricole apporterait un élément précieux à l'activité de la population.

Il y a encore l'invasion germanique, dont les résultats peuvent être navrants. Ce n'est pas d'aujourd'hui que les Allemands se portent en foule aux rives de l'Adriatique — comme aux plages de notre mer du Nord. Ces migrations laissent fatalement des traces appréciables dont la physionomie locale se trouve altérée. Quant à la mer du Nord, passe. Mais s'il est une chose qui s'harmonise mal avec la couleur, la vie, le caractère vénitiens, c'est le germanisme. Déjà, en 1878, je me souviens d'avoir déploré la transformation à l'allemande d'un coin de Venise, avec brasserie à l'instar de Munich et tous les accessoires.

Mais, après dix-huit années, je constate que cela n'a pas trop gagné ; le fléau reste circonscrit. Et vive Dieu ! le joyeux Goldoni, en habit Louis XV, face goguenarde, jarret tendu, symbolise la gaîté vénitienne parmi les éventaires du Rialto ; il trône au milieu des populations grouillantes, des fleurs et des fruits colorés, semble garder l'esprit du crû contre l'invasion de la lourdeur teutonne. Gardien solide : il est de bronze.

Nous sommes des voyageurs distingués qu'on ne traîne pas, en troupeau de *Cook's-travellers*, vers les endroits de vulgaire renommée marqués dans les guides. Par

exemple, on ne nous la fait pas au verre filé de Murano ; assez de Murano !

Mais, par-delà les autres îles, là-bas, au fond de la lagune, un campanile carré, massif, légèrement incliné, se dresse d'une venue. De loin, il paraît isolé, semble émerger de l'onde. Derrière lui, les Alpes dressent leur mur cyclopéen. En approchant, on distingue l'îlot sur lequel il est planté : Torcello, voisin de Burano, la bourgade de pêcheurs.

Et ce Torcello est vraiment bon à voir et à revoir. C'est l'endroit le plus intéressant des lagunes, par l'impression profonde qui se dégage du plus saisissant des contrastes, grâce à la persistance de vénérables témoins d'une prospérité très ancienne, dans la solitude et l'abandon présents.

On connaît l'origine : la ville romaine d'Altinum, au bord du golfe, sur le rivage d'en face, emportée, au Ve siècle, dans la tourmente des invasions ; ses habitants échappés aux massacres refaisant ici une ville au milieu des eaux, fondant une nouvelle puissance et une nouvelle richesse dont Venise procédera lorsque, pour la seconde fois, la destruction aura passé sur Altinum ; destruction lente, celle-ci, la vie s'en allant par degrés, avec l'ensablement des rivages paludéens et l'insalubrité progressive, le vide et la mort s'établissant peu à peu.

Et tout n'est pas fini, à l'heure présente, puisqu'il reste ceci : Au bout d'un sentier ondulant parmi les verdures, le long d'un fossé et de haies enfleuries, trois ou quatre

habitations sous des ombrages, une placette avec un siège de pierre, quelques débris rassemblés dont on a fait un petit musée, et, — groupe déconcertant qui raconte, dans la torpeur silencieuse des lagunes, sous l'implacable soleil, la grandeur passée de Torcello — une basilique latine et une église byzantine, accolées, symbolisant deux périodes successives de notre ère naissante.

Il y a là quelques familles de maraîchers, à qui servent encore, «pour les besoins du culte», ces respectables édifices d'une vétusté profonde, débris des civilisations éteintes.

Les fenêtres de la basilique ont gardé leurs volets de pierre. Le grand fantôme de tour isolée, dressé près du chevet, semble protéger de son ombre un cimetière minuscule, pauvre champ d'herbes folles, que bossuent quelques tombes délaissées — et où il faut, ne serait-ce qu'un instant, goûter l'âpre jouissance d'une solitude parfaite au milieu d'un cadre plus émouvant, en sa simplicité calme, que les paysages empreints d'horreur tragique.

*
* *

Ravenne et Rimini.

Le bateau a levé l'ancre à la nuit tombante, regagné les lagunes, puis le large.

Au réveil, nos yeux, par le sabord ouvert, rencontrent les gracieux contours de la baie de Rimini. Une ligne très pure de mamelon profile un sein de l'Anadyomène sur le ciel

satiné. Le golfe s'étale en plaque de saphir. Vers l'occident, parmi les plans de montagnes lointaines, le roc de Saint-Marin met une troisième nuance entre les bleus du ciel et de la mer.

— *La republica di San Marino*, — dit d'une voix grave, bien timbrée, le batelier, qui pèse sur ses deux longues rames: car la brise est molle et ne suffit pas à nous pousser. Il désigne la direction, de son regard clair, en articulant ces seuls mots avec une sorte de fierté; puis, désormais silencieux, il reprend le mouvement cadencé et l'on voit, sur son torse nu, les muscles se raidir à chaque effort.

La flottille des pêcheurs de Rimini est venue prendre la cargaison; cela fait, aux flancs du navire ancré, un papillotage de voiles orange qui, bientôt, s'éparpillent comme un vol de mouettes dans la fraîcheur exquise du matin, puis se rassemblent vers l'entrée du chenal, y défilent avec des cahots. Notre mousse a de grands yeux brillants comme des miroirs, un regard vague tourné vers la lumière, reflétant le ciel, insouciant et distrait. Aussi, la barre est délaissée; l'enfant s'y appuie nonchalamment, tandis que le père, à l'avant, s'escrime pour gagner la passe.

Un train, garé à Rimini (o Francesca!), nous transporte à Ravenne, le long du rivage et à travers la Pineta. La forêt, de ce côté, fait comme un prologue assorti au poème de pierres que Ravenne conserve en ses artères désertes. Ce bois original a gardé

aussi, sous ses dômes de verdure et ses frondaisons noires, entre les profils de ses pins étalés en parasol, un parfum d'antiquité, le sillage de grandes ombres, des souvenirs qui l'emplissent de majesté sacrée. Nos pensées, en ce rapide trajet, vont à lui avec abondance, poussées par de multiples suggestions. Tout à l'heure, à l'*Hôtel Byron*, sous des ombrages tout voisins du tombeau de Dante, nous trouverons des symboles autrement précis, mais bien moins suggestifs que ces images fantomatiques entrevues par les yeux de l'esprit, dans le mystère de l'auguste forêt : le buste, au mouvement et à l'expression consacrée, de « l'amant de la Guiccioli », en carrare tout neuf, se dégageant de touffes de laurier, comme il sied ; son pendant, celui d'Alighieri, de même fabrique ; sur une terrasse voisine, un troisième, détonnant, celui-ci, par exemple, un Cavour à barbe en collier, qui a l'air d'un notaire de campagne.

La forêt traversée — dont les derniers arbres, au loin, en avancée vers le rivage, s'espacent, silhouettés sur le ciel clair, — avant que l'on atteigne la vieille enceinte, marquée à travers la campagne par des murs ébréchés, c'est encore le monument le plus caractéristique de Ravenne qui se présente en son isolement : Saint-Apollinaire in Classe, unique épave subsistante à la place d'un quartier absolument disparu, elle exceptée, de la Ravenne antique.

Mieux que Saint-Vitale, que le Baptistère, que Saint-Apollinaire le Neuf, que le tom-

beau de Placidie, que d'autres encore, qui forment ici un ensemble nonpareil, des plus étonnants, cet édifice suggère l'impression pénétrante du temps qui l'éleva, de l'art singulier dont il procède. Aux proportions extraordinaires qui donnent à la vieille basilique de Classis presque la majesté d'une cathédrale, s'ajoutent cet isolement (comme à Torcello) et la considération que Classis lui-même est rentré depuis longtemps dans le domaine des choses qui furent, et aussi le sentiment de mort, de disparition lente et graduelle, d'enlisement insensible mais fatal, dans un sol marécageux.

Le grand fantôme se dresse au milieu d'une région où la malaria a fait le désert; dès l'abord, il apparaît rongé par la moisissure, — « pire que l'effondrement », a dit quelqu'un; je me souviens de cette parole appliquée aux monuments de Ravenne, sans me rappeler qui l'écrivit. Les dalles verdâtres suent l'humidité; la crypte est transformée en citerne; il faut se résigner à plonger les pieds dans l'eau si l'on veut passer par l'ambulacre qui contourne l'abside.

On éprouve, d'emblée, quelque difficulté à analyser d'une façon précise l'émotion qui vous envahit devant ces monuments d'un art barbare, en somme, piteusement dégénéré de l'art grec sous l'abominable influence du christianisme byzantin, — et auquel on trouve néanmoins un intérêt puissant, car il vous prend avec plus de force peut-être que ne pourraient le faire les chefs-d'œuvre habituels.

Comment ne pas être ému par ce phénomène unique : Byzance, monstre étrange et mystérieux dont le mystère nous fascine aujourd'hui, a oublié ceci sur la côte adriatique, et ceci s'est conservé, grâce à des circonstances particulières, exceptionnelles, tandis que Byzance elle-même, suivant la loi de transformation, perdait tout byzantinisme.

Les causes de cette conservation importent peu : il suffit qu'elle soit, pour nous émouvoir profondément. On les reconnaît aisément d'ailleurs, et ce n'est pas d'aujourd'hui qu'elles sont précisées, j'imagine : ce rivage perdu, devenu inhospitalier de fortuné qu'il fut jadis au point d'avoir pu un moment supplanter Rome, n'ayant plus la force nécessaire pour mettre d'autres monuments à la place de ceux dont le dota son âge prospère, a gardé ceux-ci, simplement, alors que, partout ailleurs, l'évolution s'accomplissait, les civilisations se succédaient, les nouvelles chassant les anciennes — comme les clous — et s'installant sur leurs débris.

Le Moyen-Age et la Renaissance, qui déterminèrent dans les régions limitrophes, en Toscane et à Venise, de merveilleuses efflorescences, ont laissé Ravenne dormir sur les souvenirs d'Honorius, de Valentinien III et de Placidie, de Théodoric, de Justinien et de Théodora, de ses vieux primats et de ses vieux exarques.

Depuis, Ravenne n'a guère fourni qu'un lit de mort à Dante et une hôtellerie à Byron. C'est peu, en un millénaire, surtout si on la compare aux voisines, à Bologne, à

Florence, à Pise ; Rimini lui-même, que nous allons voir, eut Malatesta.

Mais le long sommeil de Ravenne, protecteur d'autre part, nous permet d'y retrouver ce qu'une activité plus grande, résultant d'une fortune plus heureuse, n'eût pas manqué de faire disparaître. Un Malatesta, ici, eut mis à la place de Saint-Vitale un monument de son orgueil.

Ces considérations disposent l'âme d'une façon particulière, donnent aux monuments de Ravenne un charme étrange et un intérêt spécial. On se prend à admirer, à aimer cet art, — où la puissance et la majesté romaines se retrouvent encore dans la structure, sous la dégénérescence byzantine et la naïveté barbare de la décoration, formant avec elles un bizarre amalgame, — moins pour sa valeur propre que pour l'atmosphère où il nous transporte, les souvenirs qu'il évoque, la rareté de ses épaves, le phénomène de sa conservation. On oublie qu'il est né de l'horreur qu'inspirèrent aux premiers chrétiens la beauté corporelle et la perfection de la forme, pour s'intéresser au mouvement fatal qui le détourne de l'objet de sa répulsion, le ramène lentement, par d'autres voies, vers la beauté d'abord méprisée.

M. Charles Diehl, le distingué professeur de la faculté des lettres de Nancy, qui a fait une étude spéciale du byzantinisme, nous a parlé des mosaïques de Ravenne devant les plus fameuses, dans l'abside de Saint-Vitale, au Baptistère, au tombeau de Placidie, à Saint-Apollinaire-le-Neuf ; nous l'avons écouté avec une sorte de recueille-

ment, tandis qu'il précisait les caractères, signalait les variations de conception et d'exécution, notait les progrès du réalisme sur le mysticisme primitif.

Et nous avons subi l'exceptionnelle séduction d'un art envers lequel Taine, un jour, se montra quelque peu injuste et cruel, en l'accablant d'invectives, sans lui accorder les circonstances atténuantes que lui eût évidemment suggérées un état d'humeur différent de celui qui, ce jour-là, influait sur ses jugements.

Certes, son impression se fût modifiée si, revenant à Ravenne, il avait cédé à la puissance du rêve, dans la pénombre du tombeau de Galla Placidia, sous la coupole basse où le Bon pasteur paît ses brebis et dont les fonds bleus prennent d'indéfinissables nuances aux rayons filtrants et discrets de la lumière extérieure...

Les houles profondes de la forêt repassent, avec les hautes silhouettes des pins... A Rimini, le couchant dore splendidement le pont romain ; les somptuosités Renaissance du temple Malatesta commencent à s'envelopper de crépuscule ; l'animation des rues dépasse celle de Ravenne, ce qui n'est pas beaucoup dire ; sur la terrasse des bains de mer, la « société » prend l'air du soir, aux accords d'une musique banale. Nos pêcheurs nous attendent ; leurs voiles, agglomérées en un pittoresque fouillis, dansent aux quais du chenal.

A la nuit close, le bateau s'éloigne, pique droit aux rivages d'Istrie.

Grèce

(Deuxième série
des « Notes d'un Vagabond »)

Delphes, avril-mai 1898.

C'était vers la mi-avril. Partis de Marseille, nous avions navigué trois jours et autant de nuits, tirant droit, par les Bouches de Bonifacio et le détroit de Messine, aux rivages helléniques.

La pointe d'aube nous trouva dans le golfe de Patras. La terre que nous voyions défiler, au réveil, toute voisine, sombre encore et où traînaient les derniers voiles nocturnes, était la côte d'Etolie. Là-bas, sur la droite, celle d'Achaïe apparaissait et la cime neigeuse de l'Erymanthe commençait à réfléchir la caresse de l'aurore aux doigts de rose (je vous prie de remarquer que nous sommes en pays classique).

Les côtes se rapprochèrent; les montagnes de Locride dessinèrent leurs profils secs, déjà tout ensoleillés. Puis le jour éclata, radieux. Le golfe de Corinthe se déploya; devant nos yeux ravis ses rivages fuyaient, mollement esquissés dans l'air d'une délicieuse fluidité matinale, dans la pure lumière d'Hellas — la véritable lu-

mière d'Hellas ! — inondant le ciel profond, la mer calme et bleue.

Et la joie régna soudain. L'impression rassérénante fut d'autant plus sensible qu'un petit coup de mistral, au départ de la Joliette, avait produit dans l'honorable société certains effondrements encore mal réparés après les trois jours de traversée.

Le petit port d'Itéa apparut au fond d'une baie, avec la montée du Parnasse. Il y avait sur le rivage une animation singulière. En approchant, nous distinguâmes toute une cavalerie, des véhicules, un peuple d'agoyates aux vêtements pittoresques. Des barques se détachèrent, nous prirent, et nous voilà jetés, par groupes successifs, au milieu de ce tumulte de bêtes et de gens.

C'était le moment ou jamais d'enfourcher Pégase. Mais tomber sur Pégase, en pareille occurrence, était fort aventureux, chacun accrochant la première longe qu'il avait pu saisir.

Apollon-Delphien, à qui j'allais cependant porter mes hommages, ne manqua point de me gratifier, en ses décrets pythiques, du plus fâcheux bourrico de toute la collection. Ces dieux sont tous les mêmes. C'était un âne dévasté que les ans avaient outrageusement blanchi. Je crois bien qu'il remontait à l'invasion dorienne, ce qui fortifiait d'une longue habitude son entêtement naturel. Celui-ci le portait, entre autres particularités folâtres, à cheminer aux endroits les plus ravinés, les plus rocailleux, les plus voisins des précipices et à prendre les rai-

dillons au lieu des sentiers raisonnables qui les contournent. L'animal était pourvu, en guise de selle, d'une espèce d'instrument de supplice fait de pièces de bois dont les arêtes, savamment avivées, concouraient à soumettre les reins et le fémur de l'heureux voyageur à une question réellement extraordinaire.

Le chemin carrossable se déroule dans la large vallée d'Amphissa, puis s'élève en circuits au flanc de la montagne. Les voitures filèrent, emportant les dames et quelques messieurs prudents. Le reste de la caravane s'égrena par les traverses, sous les oliviers, auxquelles succédèrent bientôt de vagues sentiers d'un escarpement gradué, semés de cailloux roulants. Mon damné bourrico ne tarda point de passer à l'arrière-garde. Mais j'eus un compagnon d'infortune, officier de cavalerie dans l'armée française, qui me dit avec douceur, tandis que nous cheminions péniblement côte à côte :

— Nous avons attrapé, vous et moi, deux rudes canassons !

Le village de Crissa, là-haut, montrait ses maisons brunes sur une terrasse de la montagne. Nous l'atteignîmes enfin et le traversâmes d'un air plutôt modeste, alors que toute la bande avait passé triomphalement, et les habitants, aux fenêtres, aux balcons, groupés dans les rues et à la porte des débits de vins, voulurent bien nous accorder un salut : *Kaliméra !*

Et en effet le jour était beau. Cette parole de bienvenue n'avait pas l'air d'une iro-

nie. Apollon nous dispensait, du moins, la lumière obligée faute de quoi la Grèce ne se révèle point à l'étranger déçu, — cette lumière exquise, cette lumière modèle, dirai-je, qui, entre nos ciels occidentaux et les embrasements de l'Orient extrême, représente l'exacte mesure, donne l'impression juste de l'idéale pureté, génératrice des formes parfaites et des couleurs harmonieuses.

Mais nous ne sommes pas au bout. Après le palier de Crissa, la montée reprend, parmi les broussailles, les rocs pelés et les pierres coupantes. Il faut atteindre Kastri, dernier village, qui occupe une sorte de col d'où le site de Delphes va nous apparaître en son émouvante grandeur et sa majesté tragique.

Il occupait naguère le sol même des ruines ; le vilain s'était installé sans façon en plein sur le nombril du monde, juste à l'endroit où dormaient, sous des alluvions séculaires, les gloires de la Grèce. On sait que, grâce aux efforts de l'école française d'Athènes, le vieux Kastri fut enfin livré à l'expropriation, ce qui permit d'exécuter les fouilles d'ensemble dont le résultat a excité un intérêt universel, très réel et très justifié chez les uns, purement snobique chez les autres, selon le cours actuel des mœurs.

Les bonnes gens de Kastri, à qui la France octroya des maisons neuves sur un autre emplacement, avaient dressé en notre honneur un arc de triomphe, arboré des drapeaux, tendu des guirlandes de feuillage, et nous criaient : *Zito i Gallia!* A quoi nous

répondions poliment, en voyageurs bien stylés : *Zito i Hellas!*

La montée cessa brusquement. La route s'infléchissait pour longer l'énorme amphithéâtre où les ruines s'échelonnent, encadrées de roches imposantes, face à la gorge profonde du Pleistos, qui montrait en son échappée la sévère perspective des monts de Phocide.

Site prestigieux, le plus émouvant que l'on puisse voir, merveilleusement choisi pour inspirer aux âmes simples une religieuse terreur. Il est rempli de la majesté divine; c'est bien la grande cathédrale des cultes helléniques et l'on conçoit que les richesses y aient afflué de toutes les régions de la Grèce, la crainte des dieux ayant toujours appelé, à toutes les époques et dans toutes les régions, les offrandes des hommes. Calchas est le seul grand augure qui ait sérieusement crié misère. Encore a-t-il fallu la musique d'Offenbach pour accompagner ses doléances.

Le directeur de l'école française d'Athènes nous attendait, pour nous montrer l'œuvre accomplie à Delphes. M. Homolle et ses collaborateurs ont rendu à la Grèce deux de ses illustres sanctuaires, Delphes et Délos; ils ont arraché à l'oubli qui les avait prises doucement un prodigieux ensemble de ruines du plus haut intérêt historique, archéologique, artistique.

On a un peu trop respecté leur modestie, en négligeant de faire valoir suffisamment leur mérite. Les Allemands qui, de leur

côté, travaillaient à Olympie, ont été autrement soucieux de porter aux nues les résultats obtenus et d'honorer ceux qui y contribuèrent.

En bons pèlerins d'Apollon, nous avons gravi la voie sacrée qui serpente à travers les ruines amoncelées et les débris épars des édifices votifs auxquels toutes les villes de la Grèce attachèrent leur nom, jusqu'à la grande terrasse au mur pélasgique, d'appareil polygonal, qui portait le temple du dieu. Au-dessus, dominant l'ensemble, l'hémicycle du théâtre s'enchâsse dans la montagne. De ses gradins remis au jour, le regard plane avec une sorte de religieux effroi sur le chaos des ruines et le décor stupéfiant qui les encadre.

Et nous allâmes plus haut encore, par un sentier de chèvres où je ne sais quel instinct nous poussait, nous soutenait, après une matinée entière d'exercices méritoires accompagnés de jeûne, selon les préceptes. Cet instinct avait raison : le sentier conduit au Stade, tout récemment déblayé, qui s'allonge intact sur la dernière terrasse, et le déjeuner nous attendait dans cette salle à manger point banale. On avait monté les vivres à dos de mulet et mis le couvert sur le gradin inférieur. J'ai conté autrefois un autre déjeuner de cent cinquante couverts, qui nous fut servi sur les mornes du Montenegro, au-dessus des échelles de Cattaro.

Celui-ci fut agrémenté, au dessert, de quelques jeux pythiques dont les braves indigènes nous offrirent le spectacle. Le

démarque de Crissa en personne et le capitaine de milice conduisaient les danses aux sons du violon, de la musette et du tambourin. Et les femmes, sur les escarpements rocheux d'alentour, formaient des groupes délicieusement colorés.

Il est peut-être superflu de faire observer que, lorsqu'il fallut songer au départ, j'eus la délicate attention, pour la descente à Itéa, d'échanger subrepticement mon bourrico antédiluvien contre un mulet dont j'avais remarqué la noble prestance...

*
* *

Olympie.

Ce nom sonne vraiment bien. Il a la douceur et l'éclat, quelque chose de triomphal et de radieux en son euphonie. Je la revois, la plaine de l'Altis, verdoyante et fleurie, telle qu'avril nous la montra, imprégnée de fraicheur et de grâce printanière.

Elle s'étale sur la colline boisée du Kronios ; le travail des fouilles l'a dégagée, taillée à nouveau, pour ainsi dire, dans les alluvions de son petit fleuve, remise au jour avec ses ruines éparses qui lui donnent l'aspect d'un champ de bataille semé d'ossements blanchis.

Mais l'impression sépulcrale est très adoucie par l'herbe constellée de pâquerettes, bruissante du chant des cigales ; des arbustes au feuillage clair ont poussé çà et là dans l'éparpillement des blocs déjetés, des marbres brisés, des pierres émiettées ; une végétation colorée et vivace résulte naturel-

lement de l'humidité du sol en ce coin abrité; les grandes asphodèles, les ajoncs aux fleurs d'or refont au paysage sa parure ancienne: les mêmes floraisons y réjouissaient les yeux au temps où la vie s'agitait magnifiquement entre les édifices debout.

Quelle gloire apparaît là, représentée par cette jonchée chaotique! Elle est exhumée d'hier après un long ensevelissement. Les princes d'Achaïe et les despotes de Morée qui régnèrent au moyen-âge sur l'ancien Péloponèse l'ignoraient sans doute. Les Turcs également — et pour cause.

A la suite de l'occupation française de 1828, on songea pour la première fois à remuer la terre où dormait Olympie. Mais le travail d'ensemble fut entrepris en 1875 seulement, et mené à bien, grâce au million que l'Allemagne y consacra. Une gangue terreuse enveloppait ces restes; la nature, rendue à elle-même, avait repris doucement possession du champ délimité par Hercule et qui vit passer la grandeur, la force, la joie, toute la vie exubérante de la Grèce antique.

Maintenant, une aurore nouvelle s'est levée sur les débris illustres que la curiosité des modernes vient d'arracher au sépulcre, et le « Grand Hôtel d'Olympie » *(english spoken)*, victorieusement installé sur une haute terrasse, attend les caravanes expédiées par les agences. Le voyageur y est écorché. Mais la visite vaut bien cela. Il m'a paru néanmoins que pas mal de gens en revenaient déçus, ainsi qu'il arrive pour

bien d'autres curiosités signalées à l'attention des amateurs. Et c'est encore heureux: on frémit à l'idée que tout le monde, sans exception, pourrait admirer certaines choses, éprouver certains sentiments, ressentir certaines émotions. Cette faculté vulgarisée finirait par amener, aux endroits que nous aimons, des encombrements fâcheux.

Pyrgos; tout le monde descend; les voyageurs pour Olympie changent de train. La voilà, la note antique. Ils changent non seulement de train, mais encore de gare. Pyrgos, chef-lieu de l'Elide, station du chemin de fer de Patras, est, de plus, relié par un embranchement au petit port de Katakolo, sur la côte voisine; mais il n'y a point de jonction et le transbordement comporte une petite promenade à travers la ville. La correspondance cependant est assurée. Ce pays fruste est, en cela, supérieur à d'autres plus policés, où la rivalité entre les entreprises de transport se traduit, sur le dos du public, par les phénomènes que l'on sait.

Katakolo s'abrite au pied d'un cap allongé. Au sud, file une côte basse, bordée de lagunes, où finit la plaine marécageuse de l'Alphée et qui forme, en se prolongeant, la grande baie de Kyparissia. La silhouette de Pyrgos, avec les tours jumelles de son église, apparait sur un mamelon. Au-delà, le paysage se rétrécit, devient plus intime, s'accidente de collines boisées et rocheuses, de vallons attrayants. Tout cela rit au soleil. On atteint le confluent du Kladeos

et de l'Alphée. Une jolie gare, quelques maisons disséminées parmi les jardins, perchées sur les hauteurs, entre les haies vives. C'est Olympie. Un arbre de Judée, tout fleuri, fait une grosse tache rose dans le vert intense, au centre du tableau.

Quel contraste avec Delphes! Où sont les pensers graves, l'émotion religieuse, l'admiration muette, cette sorte d'écrasement de l'esprit en face de la muraille énorme des Phœdriades aux tragiques déchirures et du site prodigieux qu'elle enclôt?

Nous sommes loin du sanctuaire vénéré, réceptacle des ex-voto, des victoires commémorées, des trophées consacrés, endroit redoutable où parlait l'oracle par l'organe de la Pythie aux lèvres écumantes. (Elle refusa de parler pour Hercule, et celui-ci, vexé, s'empara du trépied que, naïvement, il croyait emporter comme il avait chipé les pommes dans le jardin des trois demoiselles Hespéris. Mais le divin Apollon vint en personne reprendre cet accessoire, et, comme le héros résistait, le maître des dieux intervint avec son tonnerre. On ne touche pas aux objets du culte.)

Olympie fut avant tout le lieu des réunions sportives, le théâtre des jeux qui formèrent la plastique grecque, developpèrent harmonieusement la beauté, la santé et la force. Certes, les dieux présidaient à tout cela; les débris épars de leurs temples en témoignent assez. Celui de l'Olympien, l'édifice principal dressé au milieu de la vaste enceinte et où trônait la merveille de

Phidias, montre encore aujourd'hui ses puissantes colonnes aux tambours disloqués, aux chapiteaux énormes gisant sur l'herbe et que les tremblements de terre seuls ont pu arracher à leurs bases. Les deux frontons reconstitués au musée voisin étonnent par leurs proportions, la noblesse et la grandeur du travail.

Il a recueilli, ce musée, d'autres épaves d'un prix inestimable, entre lesquelles l'Hermès à l'enfant Bacchus brille d'un merveilleux éclat. Mais, quand il apparut couché dans la glaise séculaire qui le préserva d'une destruction totale, Hermès avait perdu ses jambes. Or, il se trouva un Allemand pour concevoir l'idée saugrenue de lui en remettre, et un second Allemand pour exécuter ce travail d'orthopédiste en démence. L'effet est inénarrable. Pour peu que le visiteur désire garder intacte l'impression radieuse, il est obligé de hausser la main étalée en manière d'écran, de façon à se dérober à soi-même les infâmes guibolles dont le gâcheur de plâtre a gratifié l'éphèbe de Praxitèle.

En présence du résultat des fouilles si heureusement accomplies, on se demande comment les hommes de talent et de science qui s'y employèrent ont pu sanctionner, d'autre part, une telle aberration artistique.

L'édifice du musée lui-même présente un phénomène assez joyeux : il est de ce faux style grec importé d'Allemagne, où l'hellénisme architectural jadis florissant a laissé de si lamentables spécimens. Réimporter cela en Grèce, sous prétexte de donner à la

construction un caractère local, est d'une conception vraiment heureuse.

Le contraste dont j'ai parlé est aussi dans le cadre de nature. Ceci est aimable, d'une physionomie virgilienne. On sent l'Arcadie voisine : ses montagnes, d'ailleurs, se dessinent au loin, ferment l'horizon empourpré des feux du matin.

L'Alphée serpente dans les prés où les danses des nymphes, au crépuscule, sont tout indiquées, de même que les ébats des sylvains capripèdes se devinent sous le couvert des pins. Des sons de pipeaux et de flûtes champêtres, des tintements de clochettes, très doux, le berger Daphnis répétant avec Chloé, sur l'herbette, la leçon de Lycœnion, voilà les incidents qui doivent animer ce tableau.

Cependant, vers le nord, il y a un rappel de sévérité dans la perspective lointaine des monts d'Achaïe, de l'Erymanthe neigeux, du pays tourmenté où se creuse la gorge du Styx et dont la légende cruelle des Stymphalides marque le caractère.

Car ce massif du Péloponèse, d'un relief capricieux, aux lignes contournées, enchevêtrées sur un espace restreint, circonscrit par la mer et en quelque sorte concentré, ramassé sur lui-même, est plus riche qu'aucun autre en suggestions variées. L'accumulation des pensées qu'il évoque jette l'esprit dans une espèce de trouble stupéfiant. Tant de choses y parlent à la fois — et quelles choses ! — que l'on ne sait plus à quoi entendre.

Moi, je ne me laisse pas épater et je suis mon idée, — comme dirait notre vieux Francisque, en ses « grains de bon sens »; j'avais senti, au réveil, quand le bateau eut jeté l'ancre dans la baie au pur miroir qui commençait à s'irradier, j'avais senti la douceur exquise du printemps, salué l'aurore annonçant la splendeur du jour, la joie de la terre au renouveau. Et rien, pas même les grandes images coalisées du passé assaillant mon souvenir, n'aurait pu me distraire de la beauté présente, dont j'étais décidé à subir le charme.

C'est dans ces dispositions, encore fortifiées au cours de la route, que je franchis le pont de bois jeté sur l'encaissement profond du Kladeos et qui mène au champ des ruines. Celles-ci ne m'en parurent que plus intéressantes dans leur majestueux ensemble et leur étonnante diversité. Car j'avoue que la passion de la nature vivace, tout ardente qu'elle peut être chez moi, n'est pas aussi exclusive qu'elle semble l'être chez notre ami le docteur Fournier.

Le docteur Fournier, de Rambervillers, le sympathique président de la section vosgienne du Club Alpin, s'est évidemment fait à lui-même la promesse de ne rien visiter des choses que l'on montre. Aussi fus-je surpris de le voir emboiter le pas derrière nous, au moment où nous tournions le coude qui nous dévoilait l'Altis, jusque-là dissimulé par les collines de la rive gauche.

— Docteur, lui criai-je, je vous préviens

que si vous faites dix pas de plus, vous aurez vu Olympie !

— Je vous remercie, répondit-il, de m'avoir averti.

Et il rebroussa chemin.

*
* *

Délos.

Depuis que Latone y mit au monde ses deux jumeaux, sous un palmier, l'île de Délos paraît avoir modifié sa flore. Ce ne sont pas seulement les palmiers qui lui manquent aujourd'hui, ce sont encore tous les autres arbres. Les touristes assez nombreux qui ont abordé ce rivage depuis qu'il est recommandé dans les guides sont d'accord là-dessus.

J'ai d'ailleurs le sentiment que la plupart d'entre eux ont trouvé cette visite à Délos plutôt regrettable et que, si on les y repince, ce sera par une de ces chaleurs dont notre hémisphère offre de très rares exemples.

Mon impression a été tout autre. J'estime qu'une promenade parmi les broussailles maigres, sur les cailloux roulants, les éclats de granit, les roches désagrégées, à l'ardeur du soleil, dans un pays nu, aride et désert, ne constitue pas nécessairement un déboire exclusif de l'intérêt que l'on peut prendre aux choses vécues. Au reste, j'attends encore ma première déception, n'ayant pas l'habitude d'emporter dans mes voyages un idéal que la réalité risque toujours de contrarier.

Quand les bateaux cahotés par le flot

moutonnant nous eurent déposés sur les rocs dissimulés par un revêtement trompeur d'herbes fleuries — car nous eûmes du moins, en tout son charme, le spectacle de l'éphémère parure que le printemps met sur cette nudité, — il fallut tout de suite gagner le sommet du Cynthe, dressé comme une pyramide dans un isolement complet. L'ascension fut pénible, mais la cime sacrée exerce une invincible attraction.

S'il est vrai que l'âme humaine trouve une jouissance dans l'association des contrastes, cette jouissance acquiert ici une remarquable intensité — et c'est ce qu'il faut aller chercher à Délos, au prix de certaines fatigues qui, loin d'atténuer la sensation, concourent elles-mêmes à son raffinement.

Abandon total, ruine absolue. L'île que Neptune, d'un coup de trident, fit saillir des profondeurs afin qu'Apollon et Diane trouvassent un coin pour venir au monde — la terre ayant refusé de se prêter à une formalité pourtant si naturelle — ne pourrait même plus, aujourd'hui, rendre ce modeste service. Latone serait fort embarrassée d'y accoucher décemment, car nul endroit au monde n'est aussi dépourvu du confort nécessaire à l'opération.

La mort y semble plus complète, la vie plus éteinte et depuis plus longtemps que partout ailleurs. Le sol lui-même n'est guère qu'une ossature ; il faut toute la vigueur des poussées printanières, sous l'haleine tiède des zéphyrs, pour le revêtir encore de

cette parure fugace que nous lui trouvâmes. De même, il fallut toute la puissance de l'idée religieuse pour faire éclore, développer, conserver l'état florissant dont les traces matérielles persistent seules : la disparition de l'ancien culte devait être pour Délos l'irrémédiable catastrophe.

Cependant, les ruines sont là, témoins d'un passé très vivant et très illustre. Elles se pressent au bord de la mer, jusqu'à la grève silencieuse et déserte ; elles viennent s'échelonner jusqu'aux pentes inférieures de la montagne, où l'on a mis au jour des vestiges de maisons luxueuses et d'un théâtre.

Et les aurores continuent à se lever sur cette extinction définitive, cette désolation parfaite ; le soleil lui verse sa chaleur vivifiante, le couchant la colore de sa pourpre, les flots la bercent de leur éternelle harmonie ; les Océanides, fidèles, sont toujours là, encadrant l'horizon de leurs profils exquis, baignées dans l'azur pâle du ciel et de la mer lointaine ; leur ronde immobilisée n'a pas abandonné l'infortune de Délos. Celles qui entourèrent le rocher de Prométhée n'eurent point cette constance : c'étaient, selon Eschyle, des nymphes légères, pitoyables dans une sage mesure, que l'air avait amenées et qu'il emporta.

Du haut du Cynthe, sur l'étroite plateforme où quelques débris de marbres, un reste de mosaïque blanche, marquent l'emplacement du temple qui couronna cette cime (je pus m'y attarder, jouir de quelques instants d'une solitude nécessaire au

déploiement des rêves), le regard plane sur l'étendue circulaire et l'on se sent envahi par une émotion étrangement, puissamment charmeresse, à laquelle on ne s'arrache pas sans effort. Le déclin du jour vient y ajouter sa grande mélancolie, cette mélancolie des crépuscules dont l'âme s'emplit comme d'une liqueur enivrante et qui fait monter aux yeux des pleurs sans amertume.

Au pied du mont, vers le nord, le vaste téménos se dessine ; ce qui reste de l'enceinte écroulée embrasse un fouillis surprenant de débris informes, bases de temples, de portiques, d'exèdres, de trésors, d'autres édifices variés, fûts de colonnes, chapiteaux gisants, corniches brisées, fragments de statues et d'emblèmes. Il y avait au levant un bois sacré qui, bien entendu, est passé à l'état de souvenir. Vers le couchant, l'enceinte longeait le rivage devant le port où la grève s'est rétablie en sa sauvagerie primitive sur les ruines graduellement effacées des abordages anciens.

La blancheur des marbres épars fait penser à quelque nécropole aux stèles brisées, sans végétation funéraire. La réalité, d'ailleurs, ne répond guère à cette imagination funèbre, les morts n'ayant jamais trouvé asile ici ; on les envoyait à Rhénée, l'îlot d'en face, car nulle sépulture ne devait profaner le berceau des Lètoïdes. C'est ce qui a porté certains auteurs à avancer, témérairement, que sur cette terre sacrée, il était défendu de naître comme de mourir. La naissance et la mort n'étant pas des choses

qui se commandent avec précision, on cherche vainement la façon dont s'y seraient pris les Déliens, au temps de la cité florissante, pour aller naître et mourir ailleurs.

Il faut s'arracher à la volupté particulièrement mélancolique que l'on trouve au sommet du Cynthe. Ces arrachements, je le répète, sont toujours pénibles; mais une habitude contractée fatalement par le fait même de la vie arrive tout de même à nous faciliter l'opération. *Durum*, disait Horace, *sed lævius fit patientiâ quidquid corrigere est nefas.* Je ne sais pas pourquoi c'est du latin qui me revient dans une circonstance où le grec serait plutôt indiqué. Défaut d'éducation, sans doute.

J'aurais voulu attendre l'heure crépusculaire, contempler les magies de la lumière déclinante sur ce tableau idéalement classique, voir le croissant de la patronne monter dans ce ciel, briller sur cette mer des Cyclades, qui nous apparaissent comme son domaine familier.

Du côté des ruines, sur le flanc septentrional, c'est moins une descente qu'une dégringolade entre les éboulis. Là se trouve l'antre du Dragon, souvenir d'un culte primitif dont le fils de Latone bénéficia, selon la coutume des divinités de toutes les religions qui se sont succédé dans le monde: les nouveaux élus n'ont jamais dédaigné l'héritage de ceux qu'ils détrônaient. Ce n'est pas très délicat, mais il ne faut jamais perdre de vue que les dieux sont faits à l'image des hommes.

*
*   *

L'Athos.

Pallène, Lithonia, Acté, les trois griffes de la Chalcidique, s'allongent sur la mer Egée. Des baies pénétrantes les séparent entre elles, faisant comme des palmes légères entre ces doigts noueux et de forte ossature.

A la pointe du dernier ressaute le promontoire de l'Athos.

Il nous était apparu, dans l'aube grise, bossuant à peine la ligne d'horizon encore assombrie. Puis nous l'avions vu grandir, se dégager peu à peu des brumes nocturnes, dresser enfin sa majestueuse pyramide émergeant tout d'une pièce du sein de la mer.

Maintenant, sa masse imposante se déploie, la base rocheuse plongeant dans les gouffres noirs, la cime, encore striée de filets neigeux, resplendissant aux clartés du matin, les pentes boisées montrant des maisonnettes blanches piquées çà et là parmi l'étoffage vert.

Le long de la côte occidentale que nous suivons, les couvents apparaissent un à un, à mesure que nous doublons les arêtes de la montagne ; leurs architectures bizarres se groupent sur les déclivités du rivage, surgissent dans les gorges sévères, couronnent les rochers ; ils rappellent les figures de manoirs enchantés dont s'illustrent les fantastiques légendes. Leurs noyaux de maçonneries médiévales, aux murailles crénelées, flanquées de tours massives, se compliquent

de toutes sortes de bâtis modernes, de projections variées et pittoresques sur des encorbellements de bois, accrochées partout, se superposant, balconnant aux façades, saillant aux angles, avec une capricieuse irrégularité.

Cependant, Thasos, Samothrace, Imbros, Lemnos dessinent à l'horizon leurs profils classiques, évoquant des images et des souvenirs dont rien n'est plus éloigné que ceci, tout voisin. Les disciples du vieux Basile ont marqué ce promontoire d'un caractère en contraste absolu avec les autres rivages du littoral Egéen. Ce fut la montagne sainte, l'Hagion Oros, où le christianisme vint exposer ses barbares symboles, son art étroitement réintégré dans les bandelettes sacrées, au seuil même de l'Hellénisme et en face des horizons où rayonna l'antique splendeur.

L'institution s'est perpétuée, gardant ses traditions, à défaut d'autre chose, à travers les âges, les révolutions et les catastrophes, servie d'abord par une circonstance toute matérielle : la situation topographique, l'isolement sur une presqu'île rocheuse, écartée, d'accès difficile, loin des chemins d'invasion.

L'habile politique des occupants a fait le reste. Ils ont obtenu des conquérants un *modus vivendi* consacré aujourd'hui par une longue habitude et auquel la protection de la Russie vient ajouter sa puissante garantie. Elle est parvenue ainsi jusqu'à nous, vivace toujours, bien qu'ayant subi dans une large mesure la loi du transformisme.

Cet extraordinaire phénomène de conservation, qui montre encore aux deux versants de la presqu'île de l'Athos une vingtaine de grands monastères d'une physionomie étrangement archaïque, plus une infinité de prieurés et d'ermitages — les *skites* et les *celli*, — le tout occupé par une population de neuf mille moines et autant d'ouvriers, ce phénomène, dis-je, est exactement adéquat, au point de vue de l'influence religieuse sur l'art, à la persistance des institutions de l'Eglise romaine: l'art qui en fut l'émanation est mort depuis longtemps, et tous les efforts tentés pour le faire revivre sont d'une vanité qui provoque le sourire. Cela s'est perpétué, ici, par des formules et des traditions d'une naïveté et d'une puérilité désarmantes: c'est le byzantinisme tombé dans l'imagerie d'Epinal et l'article de bazar. En cela, les moines du mont Athos ont apporté du moins une franchise et une absence de prétention qu'on ne rencontre guère chez nos modernes propagandistes de l'art chrétien...

On nous attend au monastère russe de Pantélémon — ou Russikon, — le plus peuplé et le plus vaste de tous ceux de la presqu'île, depuis qu'on y a érigé, au bord de la mer, des bâtiments de caserne à cinq étages, capables d'héberger les milliers de pèlerins que la Russie envoie à l'Hagion Oros. Avant d'aborder, il faut faire une escale au petit port de Daphné, pour accomplir les formalités administratives et recevoir les fonctionnaires turcs. Les barques qui nous les amè-

nent sont pavoisées et ornées de branches de laurier. — Chez nous, en Allemagne, disait Heine, on ceint de laurier le front des cochons. — Au mont Athos, on en décore les petits bateaux en l'honneur des étrangers. Autres pays, autres mœurs.

Les constructions anciennes et nouvelles s'échelonnent sur des terrasses jusqu'au bord de l'eau, formant un ensemble d'une majestueuse grandeur, hérissé de clochetons aux bulbes verts — la couleur des monastères russes ; les grecs sont rouges, — et les colorations vives se détachent sur une végétation luxuriante, dans toute sà fraîcheur printanière, produisant un effet décoratif d'une rare intensité.

Les moines aux longues robes noires, coiffés de la toque sous laquelle s'enroulent ou s'épandent des chevelures que les ciseaux ne touchent jamais, apparaissent à toutes les ouvertures, sur les balcons, au pied des murailles, le long des rampes qui descendent à la marine ; ils sortent comme d'une fourmilière, viennent nous prendre ; le débarquement s'opère sur cette rive rocailleuse inondée de clarté et baignée d'une onde si calme, si cristalline, qu'elle laisse transparaître le fond comme si rien ne s'interposait entre lui et nos yeux.

La réception est grandiose. Là-haut, audessus de la rampe coudée qui mène à l'entrée principale, l'archimandrite, crosse en main, entouré de ses dignitaires, se tient en avant du porche. Le cortège se forme ; une sonnerie formidable éclate, toutes les clo-

ches se mettent en branle à la fois ; cela me rappelle le Kremlin les jours de fête ; l'énorme bourdon qui bombe sa masse noire sous les arcatures du campanile exhale un sourd mugissement de bronze aux vibrations prolongées ; sur cette basse continue, un bruyant carillon éparpille des notes claires dans la joie du soleil, tandis que, des profondeurs du catholicon, les chants lithurgiques résonnent comme un chœur céleste. Il y a là un instant d'émotion indicible ; l'audition du *Parsifal* en donne d'analogues.

Nous sommes vite remis de cet ébranlement nerveux, dû à un concours soudain et imprévu de circonstances émouvantes ; certains détails de la visite contribuent tout de suite à apaiser le mouvement de nos âmes ; d'abord l'âcre senteur d'huile rance qui vous saisit à la gorge dès l'entrée des locaux et ne vous quitte plus (ceci va même un peu loin ; non seulement l'âme se tranquillise, mais, en outre, l'estomac s'inquiète). L'air en est saturé, de ce damné parfum ; les murailles en sont imprégnées ; il est devenu un élément essentiel de l'atmosphère respirable et un des caractères de l'ambiance. Certes, les gens qui vivent là-dedans n'ont même point conscience de cette particularité. Mais nous !...

D'interminables couloirs, des escaliers contrariés, des voûtes sombres, des salles, des réduits, des cellules, mille recoins, des enfilades d'appartements, un sanctuaire neuf dont l'iconostase arbore d'insolentes dorures toutes fraiches où s'enchâssent de précieuses

icônes dues à la munificence des czars et de pèlerins de marque. Puis, soudain, aux étages hauts, une baie large ouverte sur une terrasse à l'air libre; d'ici, une vue prestigieuse: la mer étincelante sous l'azur satiné, le versant lointain de la presqu'île médiane, celle qui s'appela Lithonia, qu'on nomme aujourd'hui Langos, déployé en face; le regard suit les découpures du rivage jusqu'à son attache à la terre ferme, dans la direction de Salonique, puis, suivant la courbe du fond de la baie, vers l'îlot Mouliani et le canal de Xerxès, est ramené graduellement jusqu'aux pentes voisines. Ce coup d'œil circulaire embrasse un tableau d'une splendeur qui éblouit et ravit à la fois.

Le salon de réception domine le groupe des bâtiments et toute l'ampleur du paysage. Ses fenêtres s'ouvrent de trois côtés. Un balcon l'environne. L'ameublement de ce belvédère nous produit un effet dont la drôlerie se trouve rehaussée par le contraste du dehors. C'est ici seulement, dans les appartements réservés aux visiteurs, que l'on a, dans une certaine mesure, sacrifié à la mode et lâché les traditions byzantines. Malheureux lâchage! Aux murs, de vulgaires chromos, les portraits des souverains de l'Europe, y compris Félix et même Casimir, sortant de ces fabriques d'imagerie officielle dont les produits, livrés à la grosse, servent à l'entretien du patriotisme dans les mairies départementales et les locaux d'orphéons; d'infâmes pendules en marqueterie et en zinc, des bocaux à cyprins, des boîtes à

musique, des appliques en papier découpé, des boules de verre étamé et autres accessoires du goût germanique le plus exquis; des meubles et des étoffes qui rappellent les intérieurs bourgeois de la rue Rambuteau à l'époque de Louis-Philippe. Toute la lyre, enfin!

Ces objets passés en revue, l'œil se reporte vers la féerie extérieure, — et c'est un enchantement. Une des faces latérales surplombe les terrasses du cimetière aux grands cyprès noirs, marquant au loin sur la mer la place de l'enclos funèbre. Plus haut, une gorge s'élève obliquement, s'évase dans la montagne, montrant une perspective de bocages touffus, de roches grises, de floraisons pâles, de grands arbres, entre des arêtes puissantes, revêtues d'une brousse printanière.

On déplore cette visite brève, cette impression éphémère, l'obligation de regagner le bord tout à l'heure, l'impossibilité d'entrer en relation plus intime avec cette nature qui vous attire, de s'égarer sous ces châtaigneraies, le long des ruisseaux bordés de lauriers-roses, par les chemins rustiques qu'on entrevoit et qui forment, sur toute la presqu'île, un réseau merveilleusement accidenté.

Cependant, les rafraîchissements habituels, additionnés de pâtisseries et de confitures, qu'on n'a pas négligé de nous passer, doivent avoir un complément plus sérieux. Saint Basile ne défend pas que le monde soit nourri. Nous passons dans la salle à

manger, une grande pièce claire où le couvert est mis sur des nappes blanches. Et de jeunes caloyers aux longues chevelures nous apportent une collection de mets étranges, étrangement assaisonnés, qui provoquent chez les convives plus de grimaces que de sourires satisfaits. Grimaces dissimulées, bien entendu : l'hospitalité est si franche, si large, si naïve, que, savoir-vivre à part, il serait cruel de montrer la moindre répugnance. Pourtant !... Et puis ces relents tenaces d'huile rance... Enfin, il faut l'habitude, et le fait est que nous ne l'avons pas.

L'heure du départ a sonné. Un autre monastère attend notre visite : Vatopédi, situé juste à l'opposé, sur la face orientale. Il nous faut donc reprendre la route de ce matin, doubler la pointe de l'Athos, contourner la presqu'île. C'est le défilé complet des monastères, disséminés sur les deux versants.

Voici ceux de ce matin qui repassent : Dionysos, Grégorios, Simonopetra sur son rocher à pic, Saint-Paul aux murailles crénelées. Puis, au contour de l'Athos, Lavra, le plus ancien et le plus riche en manuscrits précieux, Xeropotamos, Chiliandari, Zographos, Xenophon, Philoteos, Dochiari, Iviron, Stavronikita, Pantocrator.

Nous sommes très demandés au mont Athos, en cette journée ; on nous espérait un peu partout. Les hôtes de ces demeures fantastiques sont à leurs balcons, nous regardent passer. Simple curiosité, semble-t-il.

Nous avons appris plus tard qu'il s'y mêlait du désappointement.

Vatopédi est un couvent grec, un des plus illustres et le troisième en date, après Lavra et Iviron ; son origine remonte au douzième siècle ; l'empereur Jean Cantacuzène, lors de son abdication, en 1355, s'y retira, — exemple que Charles-Quint, deux siècles plus tard, devait imiter à Saint-Just.

Au fond d'une anse arrondie, un déploiement de murailles à contreforts, percées de voûtes basses, dentelées de créneaux, agrémentées de balcons et de moucharabys, chargées de constructions surplombantes ; un amalgame de tours, de clochetons et de dômes ; à l'avant-plan, enserrant le petit port, des bâtisses de service forment une agglomération qui donne à l'ensemble l'aspect d'un village maritime dominé par un grand burg.

On est surpris de ne point trouver de femmes au seuil des maisons ni d'enfants sur la grève. Mais la sévérité de la règle qui proscrit l'élément femelle, le culte de l'Aphrodite sous toutes ses formes, dans la presqu'île sainte (elle s'étend jusqu'aux vaches et aux poules, ce qui classe le laitage, les œufs, le veau, parmi les articles d'importation), se limite heureusement au règne animal. Les «roses de Dieu», comme dit Michelet, y poussent librement ; les fleurs, sinon les hommes, y ont leurs amours fécondantes ; la nature végétale semble même vouloir réagir en s'y livrant à un liberti-

nage dont le printemps actuel nous révèle les plantureux effets.

Une rampe assez longue contourne l'enceinte jusqu'à la face nord, où une ancienne barbacane précède la voûte d'entrée, car toutes ces demeures pieuses furent en même temps des forteresses. Des orangers ombragent la cour d'honneur, en partie déclive. Au fond, la cathédrale la plus célèbre, la plus belle de toutes celles de l'Athos, ouvre son pronaos décoré de fresques du treizième siècle assez piteusement restaurées. Mais, à l'intérieur, quelles richesses entassées ! quels trésors ! quelle originale impression d'art !

Dans la pénombre du temple, où l'accumulation des marbres et des orfèvreries produit de vagues étincellements, où les figures hiératiques déroulées en théorie continue se perdent dans la nuit des recoins, on nous montre des merveilles sans prix, reliquaires, coffrets, coupes, icônes, mosaïques d'un travail prodigieux, épaves des trésors impériaux, que les plus riches musées oseraient à peine convoiter et qui dorment ici, attendant l'occasion d'une exhibition fugace.

Et la réception est plus cordiale encore qu'au Russikon. Moins de solennité ; un moment, le salon offre un aspect de causerie intime et familière, pleine d'animation, dans la fumée des cigarettes et le cliquetis des verres. Finalement, on nous distribue quelques souvenirs pieux. J'ai emporté pour ma part trois cuillers à salade.

MM. de Vatopédi nous escortent jusqu'à

l'embarcadère et leurs goëlettes nous ramènent à bord. On échange les adieux. Le bateau s'éloigne. La sainte montagne décroît, s'efface peu à peu dans le crépuscule, disparaît comme un décor de rêve...

*
* *

La plaine d'Argos.

Il est certain que si je prends au hasard un membre du Cercle vélocipédique récemment découvert par Alphonse Allais (l'A. T. C. H. O. U. M. — Association des Terrassiers Cyclistes du Havre et des Organistes Unis de Montivilliers) et que je l'amène devant la plaine d'Argos, ce compagnon comprendra mal qu'on ait songé à lui imposer un déplacement aussi considérable pour lui montrer cela.

Et pourtant, on a beau être terrassier et même organiste, il est impossible de méconnaître le haut intérêt de cet endroit du vieux monde où vient mourir le golfe d'Argolide parmi les alluvions du père Inachus, en face du rocher de Nauplie.

Des peupliers en affilée marquent, le long du rivage, la naissance des cultures. Puis la plaine s'étale jusqu'aux montagnes qui l'enserrent, à l'ouest vers l'Arcadie, au nord vers Corinthe, à l'est vers Epidaure, l'isolent, forment alentour une ronde très grave et aussi un cadre nettement délimité où le regard, sans se perdre en recherches vagues, se fixe tout de suite sur les points recommandés à l'attention de MM. les touristes.

Un haut mamelon s'y projette, couronné d'un château-fort en ruines : c'est l'Acropole d'Argos. Tout près de nous, sur la droite, un exhaussement rocheux, broussailleux, sorte d'enclave rebelle, hirsute et sauvage au milieu des champs que le labour a conquis : c'est Tirynthe.

Au fond, là-bas, Mycènes occupe un contrefort du massif qui ferme l'horizon.

Il y a là une collection de souvenirs tels qu'on en rencontre rarement ainsi concentrés.

Tableau sévère, je le répète, malgré la verte parure dont la terre est revêtue. Le cirque des montagnes environnantes lui donne ce caractère sérieux, c'est un décor plutôt tragique. La cime lointaine du Cyllène, blanche de neige, y met une petite note hyperboréenne qui n'est pas discordante.

On affirme volontiers que le paysage a gardé, des horreurs dont il fut jadis le théâtre, un cachet spécial d'âpre désolation. J'ignore s'il le tient des événements qui s'y passèrent ; entre nous, j'en doute un peu. Il l'a, c'est un fait. Mais je soupçonne les crimes des Atrides de n'y être pour rien. Quand Agamemnon revint d'Ilion sur les vaisseaux creux pour regagner le palais de Mycènes, où son aimable épouse l'attendait avec le compère Egisthe et tout ce qu'il faut pour se débarrasser d'un mari gêneur, la physionomie du pays — je parle des grandes lignes et des colorations d'ensemble — ne devait pas différer sensiblement de ce qu'elle est aujourd'hui.

Quant aux détails, ils ont eu le temps de se modifier depuis trois mille ans que la guerre de Troie est finie. Un des changements les plus notoires, c'est l'établissement du chemin de fer de Nauplie à Corinthe. Cela manque totalement d'archaïsme, mais c'est bien commode au point de vue des voyageurs pressés.

A Argos, il y a une station forcée pour le croisement des trains partis respectivement de Corinthe et de Nauplie, — car vous comprenez qu'on ne s'est pas amusé à mettre les voies doubles dans cette région très illustre, mais moins parcourue que le département de Seine-et-Oise.

A Mycènes, on descend. Ce Mycènes se compose d'une maisonnette unique, celle de la halte; elle marque non pas Mycènes lui-même, mais l'endroit où la voie ferrée se détourne pour laisser Mycènes à son isolement.

Un chemin se détache, s'élève peu à peu au flanc des collines rases, contourne un village terreux, aux habitants terreux, longe une gorge aride, décrit un brusque crochet, — et la porte des lions se présente au fond du couloir, entre les formidables murs aux blocs pélasgiques.

Le tableau est connu. On a beaucoup décrit cet effet de scène; je ne m'y arrêterai point. On s'est plu également à faire ressortir l'aspect désolé, farouche, presque sinistre de ce coin et l'espèce de malédiction dont il semble frappé, en rattachant cela, toujours, aux vieilles traditions sanglantes.

De tels rapprochements fournissent des thèmes d'amplifications faciles. Il serait trop simple de reconnaître à la physionomie des choses sa cause naturelle. On m'objectera qu'il est également naturel à l'esprit humain d'établir des relations imaginaires, de mystérieux et providentiels liens entre les événements passés et le cadre où ils se déroulèrent. L'imagination qui reconstitue les faits émouvants de l'histoire ne se résout pas à admettre que les lieux qui en furent témoins n'en ont pas gardé une trace quelconque.

La vérité est que la vue des lieux consacrés par des faits mémorables (ils n'ont pas même besoin d'être historiques ; le domaine légendaire nous suffit) augmente singulièrement en nous la force d'évocation. C'est ainsi que nous sommes amenés à concevoir des rapports qui n'existent que dans notre esprit. De quoi vivrait la poésie, si on lui ôtait cet aliment, — et que deviendrait la foi ?

Le bon Schliemann, enflammé par elle, mais chez qui la science n'était pas à la hauteur de l'enthousiasme, arriva devant cette porte de Mycènes tout plein de préjugés homériques. Il franchit la porte et, tout de suite, commença fiévreusement d'interroger le sol.

Les premières fouilles mirent au jour l'agora des Mycéniens, cette enceinte circulaire, faite d'une double rangée de dalles fichées en terre, qui se présente dès l'entrée — et les ombres des héros et des com-

parses de l'*Iliade* furent évoquées en son esprit surexcité. Aussi, lorsque, creusant davantage, il fit cette merveilleuse trouvaille des trésors funéraires qui ont enrichi le musée d'Athènes, il n'hésita pas à leur attribuer l'origine la plus fausse.

La science rectifia bientôt ces attributions fantaisistes, mais sans enlever à Schliemann la moindre parcelle de la gloire qui lui revient. De sa découverte, tout un art inconnu s'est dégagé et avec lui une civilisation anté-homérique imprégnée encore de l'influence des Egyptiens. Les fouilles récentes d'Antinoë, en Thébaïde, viennent d'en donner une confirmation nouvelle : on a retrouvé dans les sépultures égyptiennes les mêmes masques d'or qui recouvraient la face des cadavres aux tombeaux de Mycènes.

Comme trouvaille, nous avons eu, nous autres, celle des vestiges d'un gueuleton champêtre que des touristes précédents avaient fait dans l'enceinte même de l'agora: débris de bouteilles et boîtes de conserves, fragments de journaux graisseux et peaux de saucisson. Si Mycènes s'en mêle, le bois de Vincennes va perdre son caractère original.

Nous fûmes plus respectueux et allâmes boulotter proprement hors de l'enceinte vénérable, de l'autre côté du chemin, au Trésor d'Atrée, le long de la galerie ouverte qui s'enfonce au flanc de la colline jusqu'à la porte de cet édifice souterrain. Quelques amateurs n'hésitèrent même pas à se mettre au frais dans la grande ruche de pierre, dont

ils firent leur salle à manger, à la clarté d'un demi-jour sépulcral filtrant par la baie d'entrée et le vasistas triangulaire qui la surmonte.

*
* *

Troie.

Le bateau qui nous porte a jeté l'ancre à l'entrée des Dardanelles. Le soleil levant dore les glacis du petit fort de Koum-Kaleh, projeté en pointe sur la nappe bleue de la mer.

Le long de la grève, on distingue des groupes multicolores, des taches rouge vif, roses, bleues, vert tendre, éclatant sur le fond de sable clair, des files de mulets, de chevaux, de véhicules ; au rivage, des bateliers près de leurs barques échouées.

Tout cela est réquisitionné pour nous conduire là-bas, à l'endroit mémorable « ubi Troja fuit ». C'est la répétition de ce que nous eûmes à Delphes, avec le cachet oriental plus accentué et point d'ascension en perspective.

Cependant, rien ne bouge ; attente calme, silencieuse, patiente, tout à fait musulmane. Le temps s'écoule, la matinée s'avance. Informations prises, il faut un ordre du gouverneur qui nous autorise à débarquer. On attend l'ordre, qui n'arrive pas, le gouverneur, sans doute, n'étant point levé à cette heure matinale (jamais levés, ces b...-là, quand on a besoin d'eux, aurait dit feu Durandeau). Je n'en suis fâché qu'à demi, parce que cela me donne l'occasion de jouir plei-

nement, longuement, d'un merveilleux tableau : ce fond de la mer Egée serré entre l'Europe et l'Asie, l'Hellespont déroulé comme un large ruban resplendissant, la grande plaine étalée jusqu'aux contreforts de l'Ida et, à l'horizon lointain, la cime sacrée des trois déesses, esquissant des stries d'argent dans la brume lumineuse.

Le spectacle vaut qu'on s'y attarde, et je trouve que le hasard nous sert plutôt, en suscitant un bon Turc formaliste, soucieux avant tout de nous dérober les secrets de la défense de Koum-Kaleh. Car c'est cela qui nous bloque; interdiction de débarquer dans la zone militaire sans autorisation spéciale. Sur ce chapitre militaire, les Teurs nous valent, nous autres peuples d'Occident; je veux dire qu'ils sont aussi bêtes que nous.

Soudain, un mouvement se produit dans toute cette cavalerie: c'est la retraite; on voit les hommes enfourcher leurs quadrupèdes et défiler à la queue leu leu, disparaître dans la traversée du village, reparaître, s'égrener en longue ligne sur les sentiers fuyants. « Troie est dans le lac »; cette expression familière est bien celle du sentiment que nous éprouvons ; il n'y a plus qu'à lever l'ancre.

Mais pas du tout : Troie surnage ; ce qu'on prenait pour une retraite n'est qu'un mouvement tournant qui, après un long circuit autour des fonds paludéens de l'embouchure du Scamandre, nous ramène nos bêtes et nos gens sur une rive plus hospitalière. C'est très joli à suivre au bout de la lorgnette

De leur côté, les embarcations démarrent, accostent le bateau, prennent leurs chargements et la caravane s'organise.

Le chemin serpente à travers champs et franchit deux fois le Scamandre sur des ponceaux étroits, sans parapets, allongés au-dessus des fonds marécageux. Les petits chevaux et les mulets y trouvent juste de quoi poser le sabot sur des cailloux pointus. Les véhicules passent à gué, entre les joncs et les roseaux. Une pente douce conduit au pied des remparts d'Ilion. Le sommet de la butte d'Hissarlick, naguère arrondi en mamelon, est entaillé aujourd'hui, ébréché comme une vieille mâchoire, coupé de tranchées larges et profondes où apparaissent les restes informes d'établissements d'âges différents, édifiés l'un sur les ruines de l'autre ; les investigations savantes ont su retrouver là-dedans à peu près ce qui appartient à la citadelle homérique.

De hautes buttes réservées, dressées comme des piliers au milieu des parties creusées, marquent encore le niveau antérieur aux fouilles.

Du haut des remparts mis au jour, on voit la plaine du Scamandre et de son affluent, le Simoïs, se dérouler jusqu'à la mer, du côté nord. Vers l'occident, au-dessus de la crête qui barre l'horizon et se termine par la butte aux neuf moulins et la pointe avancée de Koum-Kaleh, apparaît l'île de Ténédos. « *Est in conspectu Tenedos* » : c'est bien cela, et le texte du pieux Enée est exact. Au midi, le

profil de l'Ida se dessine et, au levant, la colline à laquelle se rattache le cap d'Ilion montre un village turc, parmi les verdures.

Et c'est encore Schliemann qui vint ici, la poésie d'Homère chantant en sa mémoire, déchiqueter le mamelon d'Hissarlick pour y retrouver Ilion. Il y retrouva les restes de plusieurs civilisations superposées, où il fallut reconnaître la cité de Priam. Des savants s'en chargèrent, notamment Dorpfeld, requis par Schliemann lui-même, qui se montrait fort embarrassé de sa découverte. Néanmoins, grâce à lui seul encore, la terre qui recouvrait ces ruines épiques a livré son secret : il posséda, avec la force de volonté, les ressources nécessaires à une telle entreprise. Or, c'est ce qui manque aux particuliers et ce que l'Etat n'accorde qu'avec une extrême parcimonie — lorsqu'il l'accorde. Sans Schliemann, les restes de Troie seraient encore enfouis, ignorés, dans les flancs de la butte d'Hissarlick.

Et c'est ainsi que notre époque est arrivée à reconnaître et à déterminer le véritable caractère de ces établissements fameux de la période archaïque de la Grèce ; on les prit longtemps pour des villes proprement dites, tandis qu'ils étaient de simples citadelles, sortes d'acropoles où s'abritait la force de l'Etat, avec les demeures des princes, les temples des dieux, les trésors et les armes. Mycènes, Tirynthe, Troie elle-même ne furent pas autre chose.

L'analogie est tout indiquée entre cette Grèce primitive et l'Europe médiévale, telle

que la firent les invasions barbares : ce furent, de part et d'autre, à quinze ou vingt siècles d'intervalle, les mêmes dispositions matérielles nécessitées par le même état social basé sur le droit du plus fort. Et, comme le sol de l'Europe est encore semé de ruines féodales, alors que les agglomérations d'alentour ont disparu ou fait place à des cités modernes, ainsi les restes des puissantes citadelles de la Grèce archaïque ont persisté à travers les âges accumulés, au milieu de champs qui n'ont gardé aucun vestige des habitations environnantes. Autour de la citadelle de Priam, comme des antiques places fortes de l'Argolide, le désert s'étend et l'imagination seule peut y reconstituer les villes populeuses...

Le char d'Apollon-qui-lance-au-loin-ses-traits s'inclinait déjà sur la mer de Thrace lorsque nous quittâmes la plaine du Scamandre pour regagner le vaisseau noir qui nous attendait immobile sur la mer retentissante. Puis les matelots détachèrent les câbles, et Neptune-aux-cheveux-azurés nous envoya un vent favorable qui nous porta vers les rivages de Bithynie. Ceux-ci étaient sous nos yeux lorsque l'Aurore-au-voile-de-safran sortit encore de la couche du noble Tithon pour apporter la lumière aux dieux et aux mortels...

Ça se gagne comme l'accent marseillais.



Sicile

(DEUXIÈME SÉRIE
DES « NOTES D'UN VAGABOND »)

Ségeste, avril 1901.

En arrivant, nous déjeunâmes dans le temple. Pas très commodément, les Ségestains ayant négligé de l'approprier à l'usage qui nous eût convenu ce matin-là. L'édifice se distingue même par une absence toute particulière de confort moderne appliqué aux salles à manger. Il possède, sans plus, de quoi justifier l'étiquette sous laquelle il est classé par les archéologues dans la série des monuments de son espèce : « périptère hexastyle » ; je veux dire qu'il se compose uniquement d'une colonnade disposée en carré long, avec six colonnes de face. Au dedans, rien ; la cella manque ; ce qui suffit peut-être à expliquer qu'il n'en reste aucune trace, c'est qu'elle n'a jamais existé. Ce temple de Ségeste n'en est pas moins l'un des très rares spécimens qui nous offrent encore, après deux ou trois mille ans, la silhouette intacte des monuments doriens. Je n'en connais guère, pour ma part, que quatre : le Théseion d'Athènes, le Poseidonion des Pæstum, le temple de la Concorde

d'Agrigente, — et celui-ci. On ne compte plus le Parthénon, hélas! depuis la bombe de Morosini.

Les colonnes qui, avec l'entablement et les deux frontons, constituent la ruine imposante de Ségeste, ne présentent pas les cannelures habituelles; on ne les acheva pas plus qu'on ne bâtit la cella. Les bâtisseurs furent évidemment dérangés par un de ces incidents fâcheux qui, à toutes les époques et chez tous les peuples, ont interrompu les travaux publics.

Mais l'histoire des Ségestains manque elle-même de documents susceptibles de nous renseigner sur la cause de cette interruption et aussi de nous dire pourquoi le travail, qui date du cinquième siècle avant l'ère chrétienne, ne fut jamais repris.

Le rôle de Ségeste a été d'une modestie appropriée à l'exiguïté de son territoire, ce qui ne peut se dire de toutes les villes siciliennes. L'effacement où elle apparaît dans le recul des âges serait bien plus complet encore sans le hasard qui nous conserva la noble silhouette de ce temple et les restes d'un théâtre perché sur une croupe voisine. C'est tout ce qui subsiste de cet antique chef-lieu d'une région à part, angle occidental de la Trinacrie, projection entre la mer d'Afrique et la mer Tyrrhénienne (cap Boeo, ancien Lilybée et cap San Vito); elle comprend aujourd'hui les ports de Castellamare del Golfo, Trapani, Marsala, et les petites villes d'Alcamo, Calatafimi, Salermi.

Il y eut ici une race distincte de celles qui peuplèrent l'île avant l'invasion hellénique : les Elyméens, à qui la légende attribue pour ancêtre un certain Elymos, bâtard d'Anchise (ce cachotier d'Enée, par piété sans doute, nous avait dissimulé l'existence de ce frère consanguin) ; mais, en réalité, leur origine paraît bien antérieure à la guerre de Troie.

Lorsque Ségeste éleva les monuments qui lui donnent une place honorable dans la mémoire des hommes et constituent aujourd'hui le faste unique de son histoire, elle était déjà une cité d'âge très mûr ; des étrangers venus de la mer d'Ionie lui avaient apporté, en même temps qu'un voisinage tracassier, une civilisation nouvelle. On était d'ailleurs au siècle de Périclès : le génie hellénique avait pénétré partout ; le Parthénon n'allait pas tarder à exprimer sur la colline sacrée d'Athènes l'idéale perfection de cette architecture dont le temple de Ségeste offre lui-même un spécimen admirable. Mais, encore un coup, on n'y est pas à l'aise pour déjeuner.

Arrivés au petit matin dans la baie de Castellamare, après une traversée dépourvue d'agrément, nous avons eu, au réveil, l'impression soudaine, toujours délicieuse aux rives méditerranéennes, des collines au profil charmant, surgies des eaux bleues et dorées par l'aube. Le premier soleil illuminait la chaine allongée à droite jusqu'au cap San Vito, et la mer, calmée, resplendissait. C'é-

tait le printemps dans toute sa fleur qui se présentait à nous, comme évoqué par un coup de baguette. Là-bas, sur les rivages quittés l'avant-veille, nous l'avions laissé indécis, hésitant, encore sali de brumes hivernales et empêtré de frimas. Ici, nous le trouvions franchement épanoui, souriant dans une clarté d'aurore.

Au fond, la petite ville montrait ses maisons échelonnées; le soleil frappait le versant où elle s'étale; la ligne des rues transversales se marquait d'un trait d'ombre; une silhouette noire de vieux castello se dressait contre la grève.

Tout cela semblait désert, encore somnolent dans le silence matinal. Mais des barques se détachèrent, nous prirent et, à mesure que nous approchions, la plage en croissant, les rampes, les terrasses, apparaissaient couvertes de peuple, — tels les môles de Carthage, le matin où l'Annonciateur-des-Lunes signala la trirème d'Hamilcar.

Par parenthèse, la nôtre, de trirème, était un vieux bateau des Messageries maritimes, qui m'a déjà beaucoup trimbalé sur les flots bleus, en partant du port de Massilia. Je persiste à trouver à ce genre de sport un attrait spécial en ce qu'il vous procure l'impression séante des endroits visités, impression que le commun des voyageurs ne trouve jamais dans l'accès banal, par les gares de chemin de fer. Les aspects de Gênes, de Naples, de Palerme, de Venise, de Constantinople, tels qu'ils s'offrent, les beaux ma-

tins ou les beaux soirs, aux yeux des gens venus de la mer, ont une splendeur dont rien ne peut fournir l'équivalent. « Cela seul vaut le voyage » — pour employer l'expression vulgaire — et fait passer sur diverses incommodités auxquelles s'exposent les bipèdes qui abandonnent le plancher des vaches.

Je reviens à Castellamare, où la population, en effet, descendue vers le havre, attendait avec une curiosité enfantine le débarquement de ces « touristi francesi », pour lesquels tous les véhicules du pays avaient été réquisitionnés. Nous eûmes quelque peine d'abord à nous frayer un chemin à travers la marmaille grouillante et piaillante. Tout ça se démenait et sautillait sur l'arène avec une vivacité de puces excitées au soleil ardent.

Puis le maire nous souhaita la bienvenue, car les autorités étaient là, avec la musique municipale. Et celle-ci nous joua la « Marseillaise » agrémentée, au finale, d'une cadence bien sicilienne (nous eûmes l'occasion de le vérifier dans la suite du voyage), sur l'air de traderidera, tralala. Parmi les nombreuses variantes que j'ai pu reconnaitre dans l'exécution de la « Marseillaise », selon le tempérament des diverses peuplades que le hasard de la vie m'a fait traverser, celle-ci est peut-être la plus singulière, et je me demande encore comment les Siciliens de toutes les régions de l'île ont pu s'entendre pour trouver cet arrangement-là. Peut-être

l'ont-ils reçu par l'intermédiaire d'une agence folâtre...

Nous allons par les rues montantes. Cela fait un cortège. Les fenêtres, les balcons, les seuils des maisons s'encombrent de curieux, de curieuses surtout, que nos Parisiennes intéressent fort. Là-haut, les voitures nous attendent. Cette collection de véhicules offre la variété accoutumée : omnibus improvisés, vieilles pataches, calèches préhistoriques, carrioles siciliennes aux panneaux peints, comme des images d'Epinal, attelées de mules apocalyptiques au moyen de harnais extraordinaires, où la ficelle joue un rôle prépondérant. Et nous voilà dans la campagne fleurie, parée de verdures nouvelles, le long du chemin qui domine le fiume San Bartholomeo. Une douzaine de kilomètres. Les voitures s'arrêtent au bord d'un ruisseau tari. De l'autre côté, un sentier s'élève entre deux versants : à gauche, le monte Barbaro, aux pentes abruptes où s'étageaient les habitations de la cité antique et que couronnent encore les ruines du théâtre ; à droite, un massif de roches déchiquetées au sommet d'un mamelon : le Barbaro piccolo. Entre les deux, le sentier blanc raie la brousse sombre. Le temple apparaît au bout, et sa colonnade, détachée sur un fond de montagnes nues, finement découpées, dans un site de grand caractère, simple de lignes, sévère de couleur, donne une sensation très nette et très particulière

de paysage antique consacré par de longs siècles d'abandon.

L'édifice s'élève au bord d'un ravin profond qu'on n'apprécie guère qu'en s'en approchant, parce qu'il se creuse derrière. Ses bords, de notre côté, forment une sorte de bourrelet où sont établies les assises du monument.

Des gardes de police, armés de fusils, des carabiniers royaux nous accompagnent. Mesures de protection pour nos personnes sacrées; nous les retrouverons partout sur le territoire sicilien; elles sont restées traditionnelles, bien que le banditisme qui les justifiait naguère encore soit bien déchu de son ancienne splendeur! La musique a suivi également. Et la canaille de Castellamare a complété l'escorte. C'est donc une véritable invasion qui vient emplir de trouble et de tumulte une nature faite pour le silence et le recueillement.

Mais elle a, cette nature, une grandeur qui permet à l'esprit de s'isoler et au regard de se concentrer sur elle, en négligeant les tares accidentelles que peuvent lui apporter des visites aussi indiscrètes que la nôtre.

Indiscrète, oh! oui! Jamais la majesté des dieux ne fut plus bafouée. Par exemple, on ne sait plus même auquel des Olympiens le temple de Ségeste était dédié: le dieu que nous contemptâmes était donc un dieu inconnu. Le vrai, peut-être?...

Les vivres arrivés, on s'étala tout plat par terre, à l'ombre des colonnes et des archi-

traves, et, comme le service éprouvait quelque difficulté à s'organiser, chacun essaya de se pourvoir. Ce fut naturellement un très joyeux pillage, où les débrouillards obtinrent un vif succès. La population, maintenue alentour par les gens de police, attendait l'instant de tomber sur les reliefs, et la musique, vautrée en plein soleil au beau milieu de l'aire sacrée, jouait tous les morceaux de son répertoire. Il y avait, bien entendu, l'habituel piston à variations frénétiques; la clarinette lui disputait la palme. Un café problématique et vaguement réalisé coupa court à la dispute, et le professeur Salinas, le savant archéologue directeur du Musée de Palerme, debout contre une colonne, conta brièvement l'histoire de Ségeste, non sans faire observer, en manière de prologue galant, que la bourgade de Calatafimi, sur le territoire de laquelle nous nous trouvions en ce moment, était une des deux villes qui, aux Vêpres siciliennes, refusèrent de marcher avec les autres villes du pays et de s'associer au massacre des Français. On n'y tua personne en l'an de grâce 1282.

C'était flatteur, et plutôt rassurant pour nous, bien que le fait remontât un peu haut. Toutefois, le professeur Salinas, soucieux de la vérité, crut devoir ajouter que si l'on s'était abstenu de tuer les Français, précisément en cet endroit de la Sicile, c'est qu'on n'avait pas eu à s'y plaindre d'eux.

*
* *

Palerme.

A l'aube. Le bateau glisse sur la mer polie comme une glace. Le rivage s'approche, grandit, nous tend ses deux bras : d'un côté le Pellegrino à silhouette caractéristique de chapeau à cornes délicieusement cabossé par la nature et où le premier soleil esquisse des modelés très doux ; de l'autre le Grifone, puis des rives fuyantes sous le voile des dernières brumes. La Conque d'Or, magnifiquement ceinte de sa draperie de montagnes, semble venir à nous, dans une gloire.

Palerme, au premier plan, montre ses quais ensoleillés, qui s'animent à vue d'œil. Et, à l'opposé, par delà l'océan des toits, des terrasses, des tours, des coupoles, l'abside de Monreale apparaît toute blanche sur un contre-fort.

Tableau d'une rare splendeur. Décidément le sort est avec nous. Mais la perspective diminue ; la passe est franchie ; nous sommes au port ; le fracas de la chaîne dans l'écubier, l'engloutissement de l'ancre, le branlebas qui s'ensuit viennent rompre ce charme de l'approche lente, silencieuse et calme, où l'esprit se reposait, bercé dans une sorte d'enchantement.

Telles sont les conditions désirables de l'arrivée à Palerme. Je conseille aux voyageurs de les commander à l'avance au bureau climatologique. En s'adressant directement au Ciel, on s'expose à des déconvenues. Pour nous, un heureux hasard nous servit.

Si le site de Palerme est un des plus beaux qui soient, le spectacle de ses rues commerçantes ne manque pas d'originalité. L'animation y est extraordinaire ; c'est pétillant de vie ; c'est chaud, vibrant, coloré. Et les architectures présentent une variété singulière, où s'accuse tout d'abord le style espagnol en sa bouffissure prétentieuse et en sa lourdeur superbe. On en a l'impression dès l'entrée, au large quai du «foro Italico», devant les deux pavillons de la « Porta Felice », décorés de statues, de volutes, d'écussons, de balustres, d'aigles héraldiques éployées. Elle s'accentue plus loin, au carrefour central où se croisent les deux artères maîtresses ; quatre pans coupés y montrent, à chaque étage, des effigies de rois, des statues allégoriques,une profusion d'ornements. Et de vastes hôtels, somptueux et lourds, des églises surchargées de détails baroques, des fontaines capricieusement décorées, accusent partout la recherche de l'effet par l'exubérance et l'indiscrétion des formes.

Mais parmi toutes ces architectures des âges décadents — lesquelles, d'ailleurs, ont leur intérêt — Palerme a gardé des souvenirs d'un passé plus illustre, surtout ces restes précieux de l'art normand arabe qui marquent l'époque la plus glorieuse de son histoire du XIe au XIIIe siècle. On les retrouve, avec une admiration mêlée de surprise, dans ces monuments célèbres qui s'appellent la chapelle Palatine, les églises de la Martorana et de San-Cataldo, les sarcophages de la cathédrale, le petit cloître de

Saint-Jean-des-Ermites, dont la ruine exquise s'enveloppe du charme naturel des verdures et des fleurs et, là-bas, sur le coteau voisin, la grande basilique et le cloître fastueux de Monreale, dont les splendeurs s'érigent en face d'un paysage incomparable. On les retrouve encore à la Zisa, à la Cuba, derniers vestiges des châteaux dont les princes normands avaient parsemé la Conque d'Or, le site enchanté de Palerme, arrondi dans la courbe de ses montagnes et formant un immense amphithéâtre tourné vers la mer. Le Palais-Royal lui-même, transformé de siècle en siècle, a gardé intactes, parmi les constructions hybrides d'où résulte sa forme actuelle, non seulement la merveilleuse chapelle gréco-arabe, joyau artistique de la cité, mais encore la salle dite de Roger et qui lui est contemporaine.

L'ensemble de ces monuments, les uns ruinés, ou défigurés, ou laissés à l'abandon, les autres constamment préservés et restaurés, témoigne à nos yeux de l'admirable résultat que de simples aventuriers normands, conquérants de la Sicile il y a près de neuf siècles, surent obtenir par un procédé humain et logique : il consiste à mettre en œuvre toutes les forces vives, à respecter les mœurs et les traditions existantes, à ne rien imposer par la violence, tout en accueillant du dehors les influences régénératrices, — à créer ainsi une civilisation nouvelle, par la combinaison, naturellement opérée, de tous les bons éléments anciens et modernes, indigènes et étrangers.

C'est ce que fit en Sicile la dynastie malheureusement trop tôt finie des Rogers et des Guillaumes, qui n'étaient pas Normands pour rien. Leurs pères, les madrés aventuriers venus, au XIe siècle, chercher fortune en Italie, avaient compris tout de suite la façon tolérante et conciliatrice dont il fallait agir ; ils n'eurent pas l'imbécile suffisance des Castillans, qui, durant tout le moyen-âge, en haine de l'infidèle, s'occupèrent surtout de détruire l'œuvre des Arabes d'abord, des Maures pour finir.

Le grand empereur Frédéric II, héritier par sa mère de cette lignée normande, apporta un nouveau lustre au régime qu'elle avait instauré, c'est-à-dire qu'il le fit briller d'un dernier éclat. Avec lui disparut à jamais ce charmant éclectisme qui, en favorisant l'expansion artistique et la prospérité matérielle, donnait au pays une extraordinaire vitalité. L'absolutisme chagrin, étroit, persécuteur, apporté par l'élément latin dans cette aimable civilisation où l'Orient ensoleillé tenait tant de place, prit bientôt le dessus.

La Sicile, d'ailleurs, eut les maîtres que l'on sait, après les Hohenstaufen : Angevins, Aragonais, Espagnols, jusqu'à cette pourriture bourbonnienne dont le joyeux Bomba fut l'avant-dernière fleur et à laquelle Garibaldi, débarqué avec ses Mille en 1860, donna le coup de balai sur le plateau de Calatafimi.

Au trésor de la cathédrale de Palerme, on nous a ouvert une armoire blindée où est

conservée la coiffure d'apparat de cette Constance, dernière héritière des rois normands et mère de Frédéric II. La parure fut retrouvée intacte dans le tombeau de la personne, ouvert au XVIe siècle. C'est une tiare d'impératrice byzantine. Elle moule la forme de la tête, est ornée de cabochons, et des pendeloques triangulaires en descendent à droite et à gauche. Nous avons vu cela sur la tête de Sarah Bernhardt. La tiare de Théodora, figurée dans la mosaïque célèbre de Saint-Vitale, à Ravenne, est plus ample et plus lourde ; mais c'est la même coiffure, en somme.

Cela et bien d'autres parures du temps — il en existe divers spécimens à Vienne, dans les collections de la maison impériale — nous révèlent le byzantinisme du costume à la cour des rois normands. Mais ce byzantinisme était partout ; les murs de la chapelle Palatine, de la Martorana, de l'église de Monreale, et en dehors de Palerme, de la cathédrale de Cefalu — pour ne citer que les spécimens les plus notoires, — ces murs, dis-je, présentent un vaste et curieux chapitre de l'histoire de la mosaïque byzantine, commencée à Ravenne, au baptistère, au tombeau de Galla Placidia, à Saint-Vitale, à Saint-Apollinaire-in-Classe, à Saint-Apollinaire-le-Neuf, — continuée à Torcello et à Venise. Ce byzantinisme décoratif, heureusement combiné avec la fantaisie arabe, sert fréquemment à revêtir des formes architecturales empruntées à l'Occident latin. Les Normands avaient trouvé le moyen de réunir

ces choses qui semblaient ne point devoir s'accorder ensemble et de leur faire faire très bon ménage, ainsi que le témoignent encore les monuments susdits. Et, pour cela, ils n'eurent qu'à laisser l'art sicilien se développer librement selon ses traditions et ses tendances, en profitant des influences que la fortune lui apportait.

Le Musée occupe un local à souhait : non point un de ces bâtiments tout flambants neufs, que notre époque édifie exprès pour abriter les collections publiques et qui possèdent, si vous voulez, — et si l'architecte s'est montré à la hauteur de sa tâche, — le mérite de l'édifice rigoureusement approprié à sa destination.

Mais combien je préfère, pour y rassembler les vénérables débris du passé, des locaux qui, ayant un passé eux-mêmes, en prennent du caractère et de la physionomie ! Je ne me figure pas, à Florence, le musée de Saint-Marc ailleurs qu'en son milieu suggestif, le couvent du XVe siècle, décoré par Fra Bartolomeo et où vécut Savonarole. Celui de Palerme n'a pas cette illustration ; il date du XVIIe seulement ; c'est l'ancien couvent des Filippins, contigu à l'église de l'Olivella. Mais tel qu'il est, il remplit les conditions du vieux cadre séant aux choses qui ont une histoire. Ses deux cours, qui étaient les cloîtres, environnées de portiques en arcades pleines d'air et de lumière, se parent délicieusement de verdure et de fleurs ; les rosiers grimpants s'y accrochent aux architectures ; d'autres végétations lé-

gères s'enroulent aux colonnes, retombent en lianes des corniches et des balcons ajourés. Cependant, le jet d'eau qui s'échappe de la conque d'un triton fait un doux clapotis dans sa vasque de marbre parmi les herbes aquatiques. Et les choses mortes, réunies dans cette paix que la nature anime encore de son charme vivace, font songer aux âmes heureuses dans les Champs-Elysées.

Aux étages, où les longs couloirs se déroulent, les fenêtres ouvertes sur des jardins montrent, dans la clarté du jour, des bosquets de citronniers aux fruits d'or et de larges dômes de pins parasols dont l'azur profond du ciel accuse violemment les silhouettes.

Les salles de la haute antiquité sont là-bas, au fond de la seconde cour, où des eucalyptus laissent pendre mélancoliquement leurs chevelures, où des papyrus syracusains, au centre du préau, dressent leurs houppes que nul souffle n'agite sur l'eau immobile, symbolisant une Aréthuse endormie.

La salle dite de Sélinonte contient, entre autres, les célèbres métopes découvertes dans les ruines des temples dont nous verrons dans la suite du voyage l'intégral effondrement. On sait — et si l'on ne sait pas, il suffit, pour savoir, de consulter n'importe quel guide de l'Italie du Sud, — que ces métopes, d'âges différents, bien qu'assez rapprochés l'un de l'autre, constituent les documents les plus précieux pour l'étude

de l'évolution sculpturale chez les Grecs. Les trois premières (le quadrige présenté de face, — Persée décapitant Méduse et, du même coup, donnant naissance à Pégase, sous les yeux de Minerve, — Hercule emportant les Cercopes), trouvées parmi les restes d'un sanctuaire contemporain de la fondation de Sélinonte, à la fin du VIIe siècle, représentent l'enfance de l'art dorien, qui se révèle néanmoins sous une grossière naïveté et une maladresse de facture terriblement bouffonne. A un siècle d'intervalle, ces formidables caricatures auront fait place à des œuvres d'un art déjà admirable et qui, après une soixantaine d'années encore, donnera son expression parfaite dans les métopes du Parthénon.

L'épisode lapidaire d'Hercule et des Cercopes m'intéressait particulièrement, à cause du récit de M. Bergeret à son élève, M. Goubin :

« Ayant surpris un jour (ainsi parle M. Bergeret) le mélampyge endormi sur la mousse au bord d'un ruisseau, les deux frères Cercopes se glissèrent jusqu'à lui pour lui voler sa massue et sa peau de lion. Mais le héros, réveillé soudain, les empoigna, les attacha par les pieds à une branche d'arbre et, les portant sur son dos, poursuivit son chemin. Les Cercopes n'étaient pas à leur aise, sans doute, ni bien rassurés sur leur sort. Mais comme ils avaient le corps souple et l'âme légère, et que tout leur était distraction, ils s'amusèrent à ce qu'ils voyaient. C'était précisément l'endroit par lequel le

héros avait mérité le nom de mélampyge... Et tous deux, tandis qu'ils pendaient comme des chevreuils à l'épieu d'un chasseur, chuchotaient : « Mélampyge, mélampyge », avec un rire moqueur, semblable au cri de la huppe dans les bois. »

Lorsque j'étais enfant, nous avions aussi, dans mon village, une personne qui avait mérité ce surnom, lequel, traduit du grec en patois wallon, se dit, sauf votre respect, « neur cou ». Cette personne n'avait rien d'Hercule. C'était une vieille drôlesse qu'on trouvait accroupie sur les talus, dans les chemins creux. Et les polissons la poursuivaient de l'épithète gracieuse que je viens de dire, exactement comme les Cercopes firent au fils d'Alcmène. Cependant, il n'arriva jamais à la vieille femme d'emporter aucun de nous sur ses épaules.

Après ça, on dira encore que l'histoire ne se répète pas... Mais quel progrès, depuis le ciseau du tailleur de pierres sélinontain jusqu'à la plume d'Anatole France, pour exprimer la modeste aventure d'Hercule et des Cercopes !...

Le théâtre de Palerme est une des grandes scènes de l'Italie. Il est neuf. On le reconnait de loin à sa haute rotonde saillant des toitures environnantes, aux confins de la vieille ville et des quartiers nouveaux, développés vers l'ouest — selon la loi des cités modernes.

Ce soir-là, on donnait « Rigoletto ». Nous entrâmes. Le troisième acte commençait. Une fois de plus nous eûmes l'occasion de

reconnaître la nécessité de représenter les œuvres dans leur forme et leur allure originales, l'inanité des traductions et la sottise des interprétations dont on change le caractère, en les changeant de scène. Les ouvrages d'une valeur secondaire comme « Rigoletto » à peu près insupportables sur nos théâtres transalpins, reprennent un réel intérêt dans leur pays d'origine. Toutefois, le troisième acte fini, nous n'insistâmes point, l'attraction du dehors étant la plus forte.

En effet, jamais nuit printanière ne fut plus sereine et plus douce. La voûte du ciel avait une splendeur inaccoutumée, et la lune, en son plein, brillait d'un incomparable éclat. L'atmosphère s'imprégnait de senteurs exquises, émanant des jardins en fleurs. Et l'on éprouvait la plus enviable sensation rien qu'à déambuler dans ces rues de Palerme, rendues au calme et au silence, et où l'ombre des édifices tranchait sur la blancheur lunaire.

Le bateau ne levait l'ancre qu'à l'aurore. Nous pûmes nous attarder longuement...

*
* *

Sélinonte.

Oh ! pas Selinous, je vous prie. Cette finale en onte éclate dans l'air sonore avec une superbe redondance, comme une fanfare de trompette. L'autre, en ous, tombe tout plat, sans écho, étouffée dans un trou. Hou ! hou !

Sans doute, il s'agit tout bêtement de l'ache, — que nous appelons persil et qui, répandue abondamment aux alentours, donna

son nom à la cité antique : en ne consultant que cette origine, on est porté à rendre au vocable une allure plutôt modeste. Mais à quoi bon ? Pourquoi changer ce que la langue française nous transmit ? Elle nous donna Sélinonte, qui est charmant et vainqueur. Gardons-le. Oui, je sais : l'usage, introduit naguère par l'illustre Leconte de Lisle (je l'ai connu : il ne savait pas le grec), de ramener à la forme hellénique originelle les noms propres que le français s'était appropriés en les modifiant selon son génie particulier... Eh bien, quoi ? Il est absurde, cet usage, — et son absurdité est assez démontrée par la phrase même que je viens d'écrire.

C'est ainsi que, sous couleur de remettre les choses à leur place, on laisse entamer la langue et les barbares reprendre pied tout doucement sur le terrain gaulois, d'où nos ancêtres les avaient chassés. Nous voyons Canterbury, Braunschweig, Regensburg, Gotebor reparaître couramment ; ceux qui écrivent — en français — ces noms de villes ne savent même plus qu'il s'agit des localités désignées par leurs pères sous les noms de Cantorbéry, Brunswick, Ratisbonne, Gothembourg. Thionville, depuis la conquête, tend à s'effacer devant Diedenhofen. Je connais des plumitifs qui transcrivent ingénument : « Firenze » ; on les étonnerait en leur apprenant que c'est de Florence qu'ils parlent... Les flamingants belges trouveraient tout naturel que Gand, Bruges, Anvers fussent

rayés du dictionnaire français et remplacés logiquement par Gent, Brugge, Antwerpen. Quant aux Anglais, ils ne veulent rien savoir de la ville que l'impertinence française se permet d'appeler Londres.

Restons impertinents et gardons un précieux illogisme !

Sélimonte apparaît sur la plaine morne, devant cette mer d'Afrique où passent les souffles brûlants et qui n'a point les douceurs de la mer d'Ionie.

Teque datis linquo ventis, palmosa Selinus.

Sélinonte aux palmiers ! Le pieux Enée a-t-il eu la berlue, dans cette vision rapide, tandis que le vent l'emportait, au long des rivages, vers les rochers de Lilybée ? Ou l'image entrevue était-elle réelle ? Ce qui est certain, c'est qu'il n'est pas du tout question de palmiers, aujourd'hui, à Sélinonte. Ah ! les palmiers sont coupés. Nous n'irons plus au bois. La nature s'est faite désolée autour de la cité morte ; elle a pris sa part de deuil, — et cela depuis si longtemps que sa physionomie présente paraît être sa physionomie propre, essentielle, éternelle ; il est difficile de croire qu'il n'en ait jamais eu d'autre. Vous me direz qu'en un laps comme celui qui sépare notre temps de celui d'Enée, — tout arrive. Je n'y contredis point... Mais où est Sélinonte la palmeuse ?...

La «mer d'Afrique», par parenthèse, qui s'étale devant cette côte chagrine, emplit une large fosse creusée un jour entre Tunis

et la Sicile, par l'affaissement du sol qui formait, à cet endroit, un isthme reliant entre eux les continents d'Afrique et d'Europe, isthme dont la Sicile actuelle est un reste notable (elle acheva de s'isoler de l'autre côté un peu plus tard, par la fracture d'où résulta le détroit de Messine).

Ce petit incident se passa d'ailleurs sans témoins de l'espèce humaine; aussi manquons-nous de détails historiques à son sujet. Il date de la fin de l'âge tertiaire, époque à laquelle le nommé Jéhovah n'avait pas encore donné suite à son astucieux projet de créer des hommes. En ce temps-là, — d'après les témoignages les plus dignes de foi, — Jéhovah n'avait guère fabriqué que d'invraisemblables mammifères, d'extravagants sauriens, des vertébrés mal fichus, — et surtout des mollusques. Cette dernière fabrication continue.

Sélinonte, dis-je, apparaît sur la plaine. Et cette apparition ne ressemble à aucune autre. Car les grands sièges de ruines laissés en Sicile par la civilisation hellénique — Ségeste, Sélinonte, Agrigente, Syracuse, Taormine — ont des aspects très distincts et des caractères particuliers. Sélinonte ne montre point, comme Ségeste, des silhouettes de ruines encore debout, disposées entre des lignes de paysage montagneux : il se présente à la façon d'un champ de bataille étalé au bord de la mer et où s'amoncellent les « ossements blanchis », accessoire obligé de tout champ de bataille qui a des lettres.

Ossements énormes, par exemple, et qui semblent raconter une lutte titanesque, un combat formidable, prolongé, entre des forces surhumaines, analogues à celles qui mirent Pélion sur Ossa. Ce sont les restes de ses temples (il y en avait huit), écroulés comme des châteaux de cartes, épars sur le sol nu, et, dans l'abandon et la tristesse qui les enveloppe, offrant des aspects étranges, superbement chaotiques.

Or, il y a là, tout naturellement, un effet de tremblement de terre survenu au moyen-âge, alors que Sélinonte n'était plus depuis longtemps. Mais ses temples, désertés et ruinés, se dressaient encore, témoins d'un passé presque stupéfiant.

Ce passé est lointain et la période qu'il embrasse fut courte. Des gens de Megara-Hybléa, l'une des premières colonies grecques établies aux rives de Sicile, sept cent et quelques années avant notre ère, s'en allèrent, au siècle suivant, fonder une succursale plus loin vers l'occident, sur la côte voisine de Ségeste. Ce fut ce voisinage qui valut à Sélinonte une fin désastreuse, après deux bons siècles, guère plus, d'une existence dont la prospérité nous étonne encore par les vestiges qu'elle a laissés. En 409, tout juste dans la deux-cent-vingtième année de son âge, elle périt, voici comment : Les Carthaginois, appelés par ces intrigants de Ségestains, débarquèrent en nombre formidable sur la plage où se trouve aujourd'hui le petit port de Mazzara (c'est également là que nous débarquâmes ces jours derniers

— sans comparaison). Alors commença un de ces sièges dits «héroïques», dont tous les âges de l'histoire, depuis le siège de Troie, ont fourni des exemples. Ce n'est pas que Sélinonte ait tenu longtemps : douze jours. Mais, les remparts forcés, la résistance s'organisa désespérément dans les rues, les maisons, les temples. Les masses puniques ruées à l'assaut et entrées par la brèche eurent à conquérir ainsi la ville entière, dont les habitants se défendaient pied à pied. Ce fut une tuerie énorme et une grande destruction, suivies, selon les us, d'un pillage soigné et d'une razzia des vaincus survivants, qu'on envoya peupler les ergastules de Carthage.

Et Sélinonte ne se releva plus ; j'entends qu'elle ne recouvra jamais sa splendeur. De nouveaux colons, venus de Syracuse, essayèrent bien de restaurer ses ruines et de refaire ses défenses ; les témoignages de cette entreprise se reconnaissent mêlés aux débris plus anciens, au pourtour de son enceinte. Finalement, la première guerre punique lui amena un retour offensif de Carthaginois, qui complétèrent l'œuvre de leurs ancêtres en achevant de ruiner la malheureuse ville. On la retrouve à l'époque romaine et à l'époque sarrasine, dans un état de déchéance qui apparait d'autant plus lamentable qu'il révèle plus de magnificence et de grandeur passées. Les premiers ermites y nichèrent sordidement, entre les colonnes des temples encore debout, apportant à ces nobles débris une sorte de lèpre

dérisoire, outrageante pour les dieux proscrits, qui était la manifestation du culte nouveau, et Roger II, le grand comte de Sicile, en délogea les Sarrasins qui s'y étaient retranchés.

Un dernier cataclysme, digne épilogue de cette longue misère, était réservé à ces monuments. Une convulsion du sol le leur apporta : elle les coucha par terre, en un total et définitif écroulement, comme si la mère Nature n'avait plus rien eu d'autre à faire pour eux, après tant d'injures subies de la part du temps et des hommes. On ignore à quelle date précise leur échut cette suprême infortune. Ce jour-là, le vieil Encelade, sommeillant sous l'Etna qui l'opprime, avait dû faire, en changeant de côté, un mouvement un peu plus brusque que d'habitude. La commotion qui en résulta se fit surtout sentir aux rives désertes de Sélinonte. Ainsi, la catastrophe n'eut pas de témoins.

Depuis lors, le vent du désert, traversant l'étendue marine, apporte à ces restes un linceul de sables lentement accumulés et qui auraient fini par les ensevelir, dessinant des monticules aux endroits où ils gisent, si notre époque avait gardé pour les monuments du passé l'indifférence de ses devancières. Sélinonte fut pour ainsi dire découverte en 1822. Il était temps !

A partir de cette date, on a autant que possible entretenu les ruines dans un état propre à faciliter les études des archéologues et à mériter la visite des touristes. Une mai-

son de gardien s'élève tout juste à l'endroit de l'ancienne acropole, qui formait une avancée vers l'ouest, au-dessus de la grève marine, et dont un fragment de rempart, en soutènement, subsiste encore, et des cultures s'étendent aujourd'hui sur cette campagne restée longtemps en friche. Mais elle n'en est guère plus peuplée: ceux qui la cultivent viennent, d'ailleurs, le matin, et s'en retournent le soir; ils ne sont point attachés au sol, qui a d'autres propriétaires. On n'ignore pas que c'est là une des plaies de la Sicile: la propriété rurale restée aux mains de citadins oisifs; le paysan simple fermier, s'en allant loin de sa demeure cultiver le lopin de terre qu'on lui loue et perdant chaque jour une certaine somme de temps et de force en des courses aussi longues que fatigantes. Ce régime fleurit même dans les villes: Castelvetrano, la bourgade la plus voisine, est tout entier la propriété de nobles Palermitains, les Monteleone; les habitants ne sont que des locataires; il est vrai que les baux se transmettent par héritage.

Sélinonte comprend deux sièges de ruines, séparés par une dépression marécageuse: à l'est, un plateau ras, avec les restes de trois temples; à l'ouest, la cité proprement dite, l'acropole, avec les débris des cinq autres temples et des ruines de diverses époques. Plus loin, en allant toujours dans le sens du rivage, au-delà du fleuve Modione, l'antique Selinos, on trouve encore un temple, le « Megaron de Déméter » — autrement dit le sanctuaire de Cérès — et une nécropole.

Les archéologues qui étudièrent les nombreux édifices sacrés réunis en ces parages déserts et longtemps ignorés, ne sachant à quels dieux les vouer, prirent le parti de les numéroter ou plutôt de les désigner chacun par une lettre. Opération simple et commode, qui présentait l'avantage de supprimer tout effort inutile de l'imagination, faculté négligeable. Elle nous a valu ces désignations délicieusement poétiques et d'une émouvante suggestivité : Temples A, B, C, D, E, F, G, O.

Mais à quoi bon nous inquiéter de rendre à chacun de ces monuments d'un âge très écoulé, qu'une catastrophe naturelle a réunis dans un commun désastre, son patron d'autrefois ? Ces antiques consécrations sont oubliées ; la « nuit des temps » les a prises ; qu'elle les garde, je n'y vois point d'inconvénient.

Je concède que les majuscules sont fâcheuses. Mais les dieux ont passé avec les hommes qui les vénéraient (il en a été, il en sera toujours ainsi après une certaine période dont la durée n'est pas en question). Des uns et des autres, il ne resterait rien qu'un souvenir vague sans ces colosses effondrés, qui gardent encore de quoi faire revivre en notre esprit l'époque qu'ils représentent. Contentons-nous de cette puissante suggestion et respectons le mystère où les dieux sont rentrés ! Il faut toujours respecter le mystère des dieux. L'ambiance où leurs souvenirs se retrouvent imprécis, indistincts, confondus, suffit à mes méditations et je

n'éprouve pas le besoin de dégager leurs personnalités des brumes millénaires où elles se sont effacées.

Au fait, les convenances exigeaient que je méditasse un brin, en ce lieu exceptionnellement vénérable. Cherchant, pour cela, quelque solitude parmi ces champs de ruines où est écrite en caractères prodigieux une très vieille histoire, j'ai égaré mes pas dans le temple G, le plus grand de tous et le plus effroyablement bouleversé. C'est le premier qui se rencontre sur le plateau de l'est. On l'appelle aussi temple d'Apollon. Et il faut convenir que le dieu du jour a été particulièrement soigné par le tremblement de terre. Tudieu ! quelle purée ! J'ai pensé qu'il était décent, en l'occurrence, de reprendre le vieux thème du père Volney. Ce thème est bien démodé ; mais Sélinonte est bien extraordinaire, — et l'on ne vient pas tous les jours à Sélinonte.

Dans l'indescriptible chaos de blocs épars, déjetés, émiettés, la jonchée de tambours gigantesques, de monstrueux chapiteaux, tout cela criblé de trous caverneux, formant des amoncellements désordonnés, entre lesquels se dresse une colonne unique, rugueuse et fruste, restée debout par hasard, au milieu de l'universel chambardement, — je m'arrangeai donc de façon à trouver un endroit propice à quelque rêverie sur la chute des empires ou sur tout autre sujet conforme.

L'endroit choisi, au centre même de cette fricassée, je m'assis classiquement sur un

fût, je pris la pose séante aux gens qui roulent en leurs cervelles de vastes pensées, — « et je demeurai immobile, livré à une mélancolie profonde ».

Ce pendant, là-bas, sur l'Acropole, dans les temples consacrés aux premières lettres de l'alphabet et où le couvert se trouvait mis, les autres dévoraient la charcuterie apportée du bateau et « séchaient » tous les litres, — si bien que je pensai m'en aller de Sélinonte la langue pendant et le ventre creux. Par bonheur, un obligeant ami vint m'arracher, à temps encore, à ma poétique rêverie.

*
* *

Agrigente.

Le rivage de Port-Empédocle s'allonge, taillé en falaise. Au fond, la croupe mamelonnée portant la petite ville de Girgenti se découpe sur le ciel du matin ; nous voyons se lever les derniers voiles de la nuit, qui l'enveloppaient encore, et le détail des maisons groupées en amphithéâtre se préciser graduellement dans une clarté rose.

Ce Girgenti est tout ce que notre époque a pu conserver de la superbe Agrigente d'autrefois. La ville moderne s'est retirée sur l'acropole ; elle s'y est tassée, recroquevillée, repliée sur elle-même, laissant la libre nature reprendre ses droits sur l'étendue que couvrait l'ancienne. Celle-ci s'avançait vers la mer, s'étalait dans la plaine déclive, magnifiquement. Partie de l'Acropole qui fut son berceau l'y voici revenue aujourd'hui misérablement. Elle vivote là, dans la torpeur provinciale, comme une ancienne reine

que des revers de fortune auraient réduite à la condition de petite bourgeoise.

C'est toujours mieux qu'à Sélinonte, où la reine est morte.

Aussi, le séjour est bien différent et le sol offre d'autres ressources. L'exploitation du soufre, aux environs, constitue une des rares industries florissantes du pays sicilien, alimente le mouvement du port, et, d'autre part, le vaste périmètre de l'antique Agrigente apparaît comme un jardin, déroule ses nappes de verdure, ses champs plantés de vignes, de citronniers, d'oliviers, d'amandiers aux feuillages pâles, que les pyramides grêles des cyprès et les dômes des pins parasols relèvent de taches vigoureuses. C'est avec délices que les regards embrassent ce tableau de nature au charme exubérant, où les squelettes des temples apparaissaient environnés de joie. L'atmosphère de Ségeste est d'une gravité parfaite, d'une sévérité presque tragique ; à Sélinonte, l'ambiance est faite de tristesse, imprégnée de solitude farouche, et l'écroulement complet ajoute à l'impression de mélancolie oppprimante qui vous saisit en ces parages désolés. Ici, la terre garde un charme vivace qui se communique au passé spectral représenté par les débris survivants d'un âge très glorieux et très lointain ; ces spectres égayés prennent dans le paysage verdoyant et baigné de soleil un aspect plutôt gracieux.

En cherchant une analogie dans la mère-patrie, sur le sol même de la Grèce, on trouve ce contraste d'impression dans les

deux sièges principaux des cultes helléniques, à Delphes et à Olympie. J'eus l'occasion de le noter, naguère, de mettre en opposition, d'un côté le site prodigieux de Delphes et l'écrasement de l'esprit devant la muraille énorme et tragique des Phœdriades, de l'autre la plaine de l'Altis, verte et fleurie, respirant la fraîcheur et la grâce printanières, évoquant d'aimables tableaux en son cadre virgilien, malgré toute la majesté des dieux.

Le plateau rocheux qui dévale de l'acropole vers la mer et porta la plus étendue de toutes les villes grecques après Syracuse, est compris dans la fourche de deux cours d'eau, l'Hypsas et l'Akragas (Drago et San Biagio, en géographie moderne), qui se rejoignent pour finir ensemble à l'endroit où était le port antique.

Il se termine par une longue terrasse, sorte de muraille naturelle au-dessus de la plaine marine et qui formait le rempart méridional de la cité agrandie. Sur cette terrasse, les Agrigentins avaient érigé leurs sanctuaires illustres, dont les restes encore debout ou couchés par terre s'alignent le long de l'escarpement.

Vers l'est, le temple de Junon Lacinienne, sur une assise élevée, domine le paysage; des fûts à demi-brisés, rongés par le vent d'Afrique, tout un côté de la colonnade surmontée de son entablement, produisent un grand effet. Les anciens photographes avaient toujours dans leurs ateliers de pose des fûts de colonne imités de l'antique, pour

servir d'accoudoir aux bourgeois désireux de se faire portraiter en des poses glorieuses. Ce système se retrouve, très perfectionné, au temple de Junon d'Agrigente, et l'on peut décemment saisir l'occasion qui s'offre de poser en groupe, avec de vraies colonnes doriennes pour accessoires. Nous la saisîmes.

Vers la partie centrale, le temple de la Concorde se carre en son intégrité relative. Il a une teinte spéciale, d'un jaune terreux et doux, qui lui donne un charme étrange lorsqu'il apparait dans la lumière. Au moyen-âge, on en fit une église chrétienne dédiée à Saint-Grégoire-des-Navets. Cette heureuse circonstance le préserva.

J'ignore quelle sorte de relations les navets ont bien pu nouer avec saint Grégoire; ces relations étaient vraisemblablement différentes de celles qu'ils entretiennent avec le canard; mais je constate que, pour la conservation des temples païens, Saint-Grégoire-des-Navets n'a pas eu son pareil dans toute la chrétienté. Il est regrettable que ce saint ne fût point encore inventé du temps de Libanius, l'éloquent défenseur des édifices de l'ancien culte, des beaux temples et des belles statues, à la destruction desquels ces brutes de premiers chrétiens, aussitôt émancipés, se livrèrent avec acharnement.

Toujours en allant vers l'ouest, on trouve, de chaque côté de la porte Dorée, les débris épars du temple d'Hercule et du temple de Jupiter, ce dernier colossal, le plus vaste du monde hellénique et qui se distinguait

par des variantes de construction peu ordinaires : colonnes du pourtour engagées dans un mur plein au lieu d'être isolées, emploi de cariatides comme supports. Ces cariatides étaient des atlantes de près de huit mètres de haut. On est parvenu à réunir les pierres frustes qui constituèrent un des colosses ; le squelette est couché sur le gazon parmi les autres débris de ce monument d'orgueil, dont la ruine semble d'autant plus consommée qu'il affichait plus de prétention. C'est chez lui que des générations de carriers s'approvisionnèrent de préférence et ses matériaux sacrés figurent abondamment dans les jetées de Port-Empédocle.

Toutes les époques nous ont montré de ces phénomènes orgueilleux : quelqu'un essayant de surpasser ce qui s'était fait, en exagérant les proportions. Lorsque l'architecture ogivale eut produit ses chefs-d'œuvre, les grandes cathédrales du pays de France, on vit les chanoines de Beauvais, piqués d'émulation, se livrer à une entreprise de ce genre. Il en résulta le chœur excessif que vous savez, condamné à attendre éternellement sa nef complémentaire. L'orgueil des chanoines ne put aller au delà.

Dans l'antique Agrigente, ce fut le tyran Théron qui conçut le projet d'élever un sanctuaire plus vaste que tous les autres ; il le dédia, comme vous pensez, à Jupiter, ce maître temple ne pouvant être consacré qu'au maître des dieux.

Ce qui justifie dans une certaine mesure

l'orgueil de Théron, c'est qu'il venait d'administrer aux Carthaginois, de concert avec son gendre Gélon, tyran de Syracuse, la plus forte peignée que ces Sémites aient jamais reçue des Aryens : je parle de la bataille d'Himère, livrée en 481, et où les Hellènes de Sicile refoulèrent l'invasion punique, en même temps que les Hellènes de la métropole refoulaient à Salamine l'invasion médique. Cette double victoire assura pour un temps la domination grecque aux rives méditerranéennes et ouvrit l'ère brillante qui s'appelle le siècle de Périclès.

Et Théron, au retour d'Himère, entreprit son temple, sans compter bien d'autres embellissements et agrandissements de la cité. On rapportait les cinq milliards, — je veux dire que les vainqueurs étaient rentrés chez eux, à Agrigente, à Syracuse, dans toutes les autres colonies alliées, avec des tas de prisonniers qu'ils firent trimer dur en les employant aux travaux publics et privés. C'est alors que Syracuse commença de creuser ces étranges et merveilleuses « latomies » qui font aujourd'hui, avec le revêtement vivace que la nature y a mis, d'admirables accidents sur son immense plateau désert.

Alors aussi commença la grandeur d'Agrigente. Elle n'eut point longue durée : soixante-quinze ans à peine. Dans cet intervalle, les Carthaginois, écrasés à Himère, s'étaient refaits, préparés à une autre invasion, qui fut la bonne. Ils trouvèrent un prétexte dans l'appel de Ségeste contre Sé-

linonte et, ayant commencé par traiter celle-ci de la façon que nous eûmes le désagrément de constater, poursuivirent la conquête de la Sicile. Agrigente y passa bientôt après Sélinonte; en 406, les Carthaginois entraient par une porte, tandis que ces rossards d'Agrigentins, devenus trop riches, efféminés, avachis, ayant perdu toute vertu civique et toute endurance, s'en allaient par l'autre; ils filaient à Géla, leur ancienne métropole, toute voisine, pareils à des gosses fouettés qui se réfugient sous les jupons maternels. Les sanctuaires des dieux qu'ils avaient mis sur leurs murailles, en manière de protection, ne leur furent d'aucun secours. C'est, d'ailleurs, l'invariable habitude des dieux de ne secourir que ceux qui travaillent eux-mêmes à leur propre sauvegarde. De là le proverbe: Aide-toi, le ciel t'aidera. Ce en quoi les dieux sont très malins. Les gens qui implorent saint Antoine pour retrouver un objet perdu commencent par se livrer à d'actives recherches, au lieu de se croiser les bras; si elles aboutissent, ils remercient saint Antoine du résultat. La bêtise humaine correspond exactement à la malice divine.

C'est notre porte, la porte Dorée, entre l'Heracleion et l'Olympeion, qui donna passage aux assiégeants. L'Olympeion, commencé par Théron, n'était pas encore tout à fait achevé; on y avait travaillé durant toute la haute fortune d'Agrigente.

Un peu plus loin, dans les prés verts, entre les myrtes et les amandiers, se dresse

un fragment conservé du temple des Dioscures, postérieur aux autres et construit au IIIe siècle, lors d'une tentative de restauration de la cité : un groupe angulaire de colonnes sur leur soubassement dégagé et portant leur section d'architrave, celle-ci une section de frise à triglyphes, et, couronnant le tout, une section de fronton ; l'ordonnance est complète. C'est trop joli pour n'être point le résultat d'une reconstitution ; cela se réduit en bronze pour décoration d'étagères, comme les trois colonnes de l'édicule dédié aux mêmes, sur le forum romain. En effet, les restes du temple de Castor et Pollux ont été pieusement ramassés et très artistement rassemblés par les soins de Cavallari, le prédécesseur de M. Salinas à la direction du musée de Palerme. Les archéologues actuels sont moins soucieux du pittoresque.

Il faut bien donner un coup d'œil au pauvre Girgenti, pelotonné là-bas sur sa colline. Figurez-vous Paris dont il ne resterait que Montmartre. On irait, n'est-ce pas, visiter le Sacré-Cœur par pure charité, en quittant les ruines du Louvre, de Notre-Dame et de l'Opéra ?

Et la cathédrale de Girgenti se dresse aussi au point culminant. Nous y arrivâmes par un labyrinthe de ruelles bizarres, escarpées, aux aspects de coupe-gorge. Des enfants y piaulaient en cortège, avec un attirail de poupées minuscules affublées de chiffons, et des bouts de chandelle fichés sur un morceau de bois représentaient des cier-

ges. En approchant, nous vîmes qu'ils jouaient à porter le Christ en terre (on était dans la quinzaine de Pâques), un jeu fort amusant que je recommande aux familles transalpines.

Les Transalpins ont gardé la déplorable habitude de rendre ces jeux-là crevants en les parquant dans les églises, où ils sont l'apanage exclusif d'adultes lamentables et de vieilles gens gâteux. Viva l'Italia, qui égaie tout !

A la cathédrale, on nous montra le sarcophage fameux où l'histoire de Phèdre et d'Hippolyte est résumée en quatre bas-reliefs. Ce vieux raseur de Théramène était beaucoup plus bavard. Pour ceux qui connaissent les merveilles du musée de Constantinople, le sarcophage antique devient un objet d'un placement difficile. Celui-ci n'est d'ailleurs qu'une réplique romaine d'une œuvre grecque. L'original est égaré.

J'ai trouvé beaucoup plus intéressant le panorama que l'on voit se déployer de ce point culminant où s'élève la cathédrale de Girgenti. Nous aurions voulu nous attarder devant le prestigieux tableau que le soleil descendant sur la mer enveloppait d'une lumière éblouissante...

*
* *

Syracuse.

C'était dimanche. Nous allâmes tout de suite faire nos dévotions à la cathédrale, qui est un ancien temple dorien du sixième

siècle avant Jésus-Christ et fut consacré à Minerve.

Les chrétiens l'ont ôté à Minerve pour le donner à la Trinité — et à Notre-Dame de Lourdes, qui s'appelle ici Notre-Dame des Colonnes, à cause des colonnes du vieux temple, des puissantes colonnes doriennes que l'église a gardées, engagées dans ses murs. On les prit simplement à la vierge d'Athènes, celle qui sortit du crâne de Jupin, afin de les attribuer à la vierge de Nazareth, celle qui conçut par l'opération du Saint-Esprit. Vous n'imaginez pas la solidité qui fut ainsi obtenue. Sans compter l'économie des frais de bâtisse.

Les gens du moyen-âge couronnèrent les frises de créneaux, ainsi qu'il apparaît encore tout le long de la face latérale, et, au XVIIe siècle, les Espagnols mirent à l'édifice un masque de style jésuite. Tout ça fait une salade extraordinaire. Ce qui est ordinaire, c'est le tableau de l'intérieur, les dimanches et fêtes : on y voit l'idolâtrie catholique se manifester exactement de la même manière que partout ailleurs. Nous n'y moisîmes point.

Syracuse a conservé dans sa modeste agglomération actuelle les ruines d'un autre sanctuaire de la même époque. Celui-ci avait pour patronne une troisième vierge, Diane. Comme il était déjà trop délabré, sans doute, à l'époque où fleurirent ces aimables transformations de temples des faux dieux en temples du vrai, les chef-

tiens dédaignèrent d'en accommoder les restes.

En disant que notre première visite fut pour la cathédrale, j'ai un peu altéré la vérité. A parler franc, c'est la nymphe Aréthuse qui l'eut. D'abord parce qu'on trouve des cathédrales partout et que, Aréthuse ne se trouvant qu'ici, il était décent de commencer par elle ; ensuite parce qu'en débarquant aux rivages d'Ortygie, Aréthuse est la première personne qu'on rencontre au débarcadère.

Il est joli : un quai-promenoir, planté d'arbres, adossé à une haute terrasse bordée de maisons ; un square, des palmiers, des tamaris, des lauriers d'Inde, des fleurs, les bustes d'Archimède et d'autres notabilités syracusaines, tout blancs, sous les frondaisons traversées de rais lumineux. Une voûte creusée en tunnel sous un ancien fortin qui borne la terrasse : Aréthuse apparaît de l'autre côté, dans un bassin spacieux environné de murs et de rampes à degrés. Sa nappe cristalline forme un mélange d'eaux dormantes, courantes, sourdantes, d'où montent les tiges grêles des papyrus chevelus, bercés dans l'éternel remous.

La mer d'Ionie est là, toute voisine, pour recevoir les eaux de la fontaine. Mais je pense qu'on y chercherait en vain la trace d'Alphée, qui suivit Aréthuse d'Elide jusqu'ici, un jour qu'il se trouvait en d'exceptionnelles performances. C'était il y a fort longtemps. Depuis lors, le vieux marcheur a remisé et n'en mène plus large. Je l'ai

connu à Olympie, où il continue à serpenter dans un paysage idyllique, évocateur de nymphes dansantes, au clair de la lune, sous le couvert des pins. Cela l'inspirait, en son âge brillant, et l'on comprend sa poursuite d'Aréthuse. Aujourd'hui, c'est un fleuve vanné et les nymphes dorment tranquilles sur ses bords.

Tout près de là, en haut des degrés, une porte basse s'ouvre dans la muraille d'une vieille maison, à l'angle d'une ruelle montante. Elle donne accès dans un gouffre qui se creuse sous vos pieds dès l'entrée ; un escalier en échelle y descend, se perd dans les ténèbres, d'où montent des éclats de voix. On se penche ; l'œil distingue comme un congrès de sorcières autour d'un bassin taillé dans le roc, au fond d'une sorte de puits caverneux.

Ce lavoir original, un peu terrifiant d'aspect, n'étant signalé par nul Bædecker, est ignoré du commun des visiteurs, qui vont aux curiosités marquées comme les ânes vont au moulin. Pourtant, je le soupçonne d'être la véritable fontaine Aréthuse, puisque, creusé juste au niveau du bassin à ciel ouvert qui porte son nom, il reçoit avant lui, directement du rocher, l'eau de la source.

A la vue de curieux étrangers penchés sur le trou, les lavandières du fond eurent tout de suite l'inspiration conforme à la pratique des choses telle que la conçoivent d'habitude les populations italiennes ; ces créatures rudimentaires manquaient évi-

demment d'informations sur la légende mythologique d'Alphée et d'Aréthuse; elles ne savaient rien du vieux commérage ovidien et virgilien laissé dans nos mémoires classiques :

> ...Alpheum fama est huc Elidis amnem
> Occultas egisse vias subter mare, qui nunc
> Ore, Arethusa, tuo Siculis confunditur undis

et leur esprit n'était point ouvert aux pensers qui nous hantaient.

Interrompant net leur lessive, elles tendirent un linge au-dessus de l'eau, en nous indiquant par des gestes et par des cris que notre seule fonction, pour l'instant, était d'y jeter des sous. Et leurs voix éraillées emplissaient de tumulte les concavités résonnantes de cette bouche du Tartare.

La Syracuse moderne est exactement à la Syracuse de Denys le Tyran ce qu'est Girgenti à l'Agrigente de Théron et d'Empédocle. Ici comme là-bas, la petite ville nouvelle est revenue se concentrer au berceau de l'ancienne; là, c'est l'acropole; ici, l'îlot d'Ortygie.

Mais, à Syracuse, l'espace délaissé est autrement vaste qu'à Agrigente, et il est difficile d'en passer la revue complète en une seule journée. Achradine, Tyché, la Néapole, les Epipoles, ces quatre cités qui, par extension graduelle, arrivèrent à former une immense agglomération fortifiée sur le plateau rocheux étalé au nord-ouest d'Ortygie, comprenaient plus de vingt fois la superficie de cette dernière.

Sur ce plateau aux bords relevés, aux pentes inclinées vers la mer, enfoncé comme un coin dans les terres, où sa pointe fait un escarpement pourvu jadis d'une défense qui était la clef de la position militaire, toutes les civilisations, depuis trois mille ans ou peu s'en faut, ont laissé des vestiges extraordinaires. Certes, les souvenirs réunis là, sur une surface d'une vingtaine de kilomètres de tour, pourraient faire la fortune de plusieurs pays pauvres d'histoire, entre lesquels on les répartirait équitablement, selon les bons principes sociaux.

Nous avons erré dans les Latomies, où le printemps jouait une symphonie très douce parmi les déchirures formidables du sol excavé, pénétré au fond des catacombes chrétiennes qui recèlent les restes d'une des sept Eglises primitives, flâné sur la voie des nécropoles, le chemin creusé dans le roc dont les parois montrent des sépultures de tous les âges, visité le cirque romain, — peuh ! — monument de décadence s'il en fut, parmi les débris de la civilisation grecque; nous nous sommes attardés sur les gradins du magnifique théâtre adossé aux pentes de la Néapole, tourné vers la mer, largement ouvert devant la sublimité du paysage et dont les vingt-quatre mille spectateurs — le tout Syracuse des premières — avaient la primeur des tragédies d'Eschyle.

Ce théâtre était l'un des trois plus grands du monde grec; on trouve les restes des deux autres en Asie-Mineure et en Arcadie; le premier à Milet, le second à Megalopolis.

Ce qu'on ne trouve nulle part, c'est l'admirable disposition de celui-ci, dans un tableau de nature dont les éléments constitutifs, exactement proportionnés et distribués, réalisent un idéal de beauté sereine tout à fait conforme à l'esprit hellénique.

Les Latomies, ces carrières énormes, d'aspect original et surprenant, d'où sortit tout entière la cité des Hiérons et de Denys, offrent aujourd'hui, sur ce plateau désert, leurs cavités béantes, leurs abîmes chaotiques, en témoignage d'une grandeur et d'une puissance depuis longtemps disparues.

Au « Paradis », près du théâtre, un tremblement de terre a déterminé l'écroulement des roches fouillées, excavées, térébrées en tous sens par les travaux d'extraction ; il en est résulté un formidable éboulis. Le temps a pu y mettre toute la splendeur d'une végétation prodigieusement vivace jetant une exquise débauche de verdure en ces abîmes de pierre où tant d'hommes peinèrent autrefois jusqu'à la mort.

Là-bas, vers la mer, aux versants de l'Achradine, le phénomène est plus saisissant encore : les Latomies des Capucins creusent un vaste labyrinthe taillé à pic dans le plateau et qui se relève d'une façon soudaine et imprévue, profondément encaissé entre des roches colossales dressées en parois, en falaises surplombantes, en promontoires escarpés, en donjons fantastiques, en tranches minces et effilées comme des lames, perforées, déchiquetées, ébréchées, formant des amoncellements désordonnés, les acci-

dents les plus étranges et les plus inattendus.

La chaleur du sol calcaire a produit là-dedans des merveilles de végétation ; un éden s'est constitué dans cet ancien enfer que les prisonniers d'Athènes, de Carthage, d'Etrurie — selon les variations de la politique et le caprice de la fortune — venaient emplir tour à tour de leurs contingents lamentables.

Sur cette horreur tragique, la nature a versé son charme comme un baume ; elle l'a versé abondamment, prodigué avec une libéralité extraordinaire ; elle semble avoir été jalouse de dissimuler des traces honteuses et d'effacer de fâcheux souvenirs. Mais, à travers la féerie présente des verdures printanières et des arbres en fleurs, l'imagination évocatrice remet à nu ces grands tombeaux de pierre, les dépouille de la parure que leur apportèrent tout doucement les siècles d'oubli.

Cependant, un Anglais qui fut consul à Syracuse — rapport au commerce des vins, sans doute, — aux alentours de 1830, a eu la toquade de se faire enterrer et ériger un petit monument commémoratif en ce lieu émouvant. Plus loin, les patriotes de la région en ont érigé un autre, du plus hideux bourgeoisisme, à Mazzini, dont la mémoire, évidemment honorable, aurait pu être honorée partout ailleurs. Ces incidents d'histoire contemporaine apportent une singulière diversion au cours des pensers graves.

Il y a aussi la Syracuse chrétienne. Car

cette ville, depuis les premiers colons corinthiens qui la fondèrent, a subi toutes les fortunes. C'est encore aux pentes de l'Achradine, parmi les vignes et les jardins, que l'on voit surgir la façade romane de San-Giovanni, église du XII[e] siècle, sous laquelle se dissimule celle du IV[e], où l'on montre la tombe de Marcien, fondateur, l'an 44, de la primitive Eglise syracusaine, succursale d'Antioche et la troisième des sept. Un padre capucino vous sert de cicerone en cet endroit sacré, puis aux catacombes voisines. C'est le même jeu qu'à Saint-Calixte, sur la voie Appienne — et le même prix.

Je ne cacherai pas mes préférences pour les Latomies. Ces souvenirs du christianisme primitif ont un caractère qui manque par trop d'ampleur, de gaîté et de lumière. On peut être sévère, sombre, terré, lugubre, funèbre, crevant, — mais pas d'une façon aussi intégrale.

Ah ! le théâtre grec, là-haut, sous la grande clarté du ciel, dans le noble cadre du paysage, en face de la mer d'Ionie !...

On m'objectera que de tels contrastes résultent fatalement des circonstances et qu'il serait absurde de réclamer du christianisme débutant des manifestations triomphantes. Je n'ai pas dit le contraire et ne songe à incriminer personne. Mais il est bien permis d'exprimer ses sympathies.

*
* *

Catane et l'Etna. — Taormina.

Encore un tableau incomparable : Catane, le matin, étalé sous les pentes de l'Etna ; le

grand cône découpé, au fond de l'horizon; l'arête du versant oriental descendant vers la mer, d'un trait allongé, dessiné avec ampleur.

Des récifs noirs ressortent vers la pointe où elle plonge; ce sont les cailloux que le cyclope Polyphème lança sur les vaisseaux d'Ulysse, — vous vous souvenez?... Comme le Cyclope tapait au hasard, en aveugle qu'il était, ayant eu l'œil crevé, les cailloux tombaient dans l'eau, tandis que les compagnons d'Ulysse, rigolants, garaient leurs sabots.

Ils n'ont plus bougé depuis, les cailloux, et pour cause. Les géographes, qui ne respectent rien, en ont fait des écueils et les ont appelés Faraglioni.

Car ces rivages méditerranéens sont toujours amusants à parcourir, rien que parce qu'on y retrouve, à chaque pas, les lieux d'un tas de petits drames familiers qui documentèrent notre jeunesse. Les entours de l'Etna sont fort bien lotis sous ce rapport. Avec sa masse prodigieuse, son caractère et son aspect tout particuliers, son activité terrifiante de volcan, l'Etna a dû frapper extraordinairement l'imagination des hommes, aux époques où les phénomènes naturels se traduisaient par de poétiques légendes. Peu après la pointe susdite, vient Aciréale où le même Polyphème envoya un autre caillou (décidément, c'était une manie) à son rival Acis, l'amant de la nymphe Galathée. Alors, il avait encore son œil; aussi le coup porta et le pauvre Acis en resta écrasé. L'historiette, contée par Ovide — lequel représente Polyphème, amoureux et

devenu coquet, se rasant avec une faulx, — l'avait déjà été par Théocrite. Ces choses siciliennes ont de qui tenir.

On voit Catane grandir à la base de l'énorme montagne, le viaduc du chemin de fer dessiner ses arcades au fond du port, entre les mâtures et les gréements. Par delà les toits et les dômes, là-bas, dans un recul profond, une brume lointaine laisse transparaître les versants couverts de vignes et de jardins, où le ton noirâtre des laves se rehausse du vert tendre des pousses printanières et de la neige des arbres en fleurs. Plus haut, la tête du géant, couronnée de son panache de fumée, s'accuse nettement sur le ciel.

La ville de Catane fait partie du massif volcanique de l'Etna, boursouflure colossale de plus de trois mille mètres de haut et de cent cinquante kilomètres de tour, qui s'éleva sur un fond de cuvette, indépendante de toutes les formations voisines. Elle occupe l'extrémité méridionale du massif. Au delà, tout de suite, la nature du sol change ; c'est la «plaine de Catane», le plus fort lopin de terrain quaternaire de tout le territoire sicilien, qui s'étale au bord de la mer.

Nulle cité n'est aussi exposée, par sa situation, aux aventures désagréables résultant d'un voisinage dangereux. Périodiquement, elle reçoit la visite inattendue de quelque coulée de lave. Il n'y a rien d'inopportun comme ces visites-là : il est facile de s'en rendre compte par les témoignages irrécusables qu'elles ont laissés. Mais on sait

les merveilleuses compensations que la nature apporte aux colons de l'Etna, et comment une prospérité extraordinaire, toujours renaissante, se greffe sur la ruine et la destruction. C'est ce qui explique la physionomie cossue de Catane, ses longues et larges rues bordées de maisons spacieuses et solidement construites.

Les Catanais sont soigneux de la mémoire de leurs grands hommes. Jusqu'ici, ils en ont deux — sauf erreur ou omission : Stésichore et Bellini. Le premier florissait au VIIe siècle avant notre ère ; il fut de son état poète lyrique et inventa l'épode ; encore n'était-il pas Catanais de naissance ; il le devint par l'habitation. Bellini, lui, est un natif. Il est mort à Puteaux. Ses cendres retournèrent à Catane, où on les conserve dans une salle du musée San-Nicolo (belle vue du haut du dôme de l'église ; j'y suis monté ; cela vaut les dix sous versés ès-mains du custode). On a donné le nom de Stésichore à la plus belle rue de la ville, celle qui s'élève en pente douce, très longue, rayant la cité d'un trait droit, dans l'axe de l'Etna. Là-haut, en dehors de la porte, elle va buter contre un mamelon formé par les laves et s'infléchit à gauche pour devenir la route de Nicolosi. Quant à Bellini, ce garçon de génie, mort si prématurément, ses concitoyens l'ont comblé en lui dédiant, outre la sépulture du musée, une promenade publique d'où l'on jouit d'un splendide coup d'œil et un beau monument

où figure sa statue assise, d'abord, puis, aux quatre faces du piédestal, des personnages symbolisant les quatre œuvres maîtresses : « Norma », « Sonnambula », « Pirato », « Puritani », et, pour préciser davantage, les thèmes caractéristiques de chacune d'elles proprement gravés sur le marbre. Le compte de Bellini, à Catane, est ce qui s'appelle un compte réglé ; sa ville natale s'est largement acquittée de la dette qu'elle avait contractée envers lui en lui donnant le jour.

La petite promenade obligatoire à Nicolosi, avec l'ascension pour rire des monts Rossi, les deux protubérances jumelles qui poussèrent, il y a une couple de siècles, à proximité du village, commençait à devenir affreusement banale. Le Syndicat d'initiative de l'Etna (en belge : Etna-Attractions) se devait à lui-même de trouver autre chose ; c'est pourquoi, il y a quelques années, on s'est mis à construire le Circum-Etna, une voie ferrée qui circule au flanc du massif et l'environne d'une véritable ceinture. Jusqu'à Giarre, le long de la côte, la ligne se confond avec celle de Messine. A Giarre, commence la voie circulaire proprement dite, qui s'infléchit au nord pour revenir à Catane par l'ouest.

J'ignore si l'entreprise est profitable, en d'autres termes si les actionnaires ont à s'en louer. Je ne le crois pas ; les apparences semblent indiquer le contraire. Ce qui est certain, c'est que les touristes trouvent grand bénéfice à cet admirable trajet de cent qua-

rante kilomètres, qui leur montre tous les aspects de la montagne et les traces des nombreux cataclysmes qui s'y succédèrent.

Nous fîmes le trajet à rebours, c'est-à-dire que nous partîmes de Catane du côté ouest, par Misterbianco, Paterno, Biancavilla, Bronte, Randazzo, pour revenir du côté de la mer.

A Bronte, la voie atteint sa plus grande altitude, par une série de crochets à travers les laves résultant des coulées de 1651 et de 1832. C'est aussi le point le plus rapproché de la cime de l'Etna. Au delà, on descend vers Randazzo. Des tables y étaient dressées à notre intention dans le hall aux marchandises de la gare, et, au dessert, l'ancien député Colocci nous harangua avec une chaleur et une grandiloquence toutes méridionales, saluant en nous les représentants de la Science, débarqués aux rivages siciliens un siècle après que les soldats de Bonaparte, en route pour l'Egypte, y avaient fait retentir le premier cri de liberté.

Sur les deux cents et quelques personnes dont se composait l'assistance, nous pouvions bien être une douzaine à qui leur éducation permettait d'apprécier l'intérêt du voyage au point de vue indiqué par l'orateur. Les propos entendus depuis le départ suffisaient d'ailleurs à établir exactement le niveau scientifique de notre réunion, et le progrès que nous allions faire faire à la science, dans ces parages où tout le monde a passé depuis les compagnons d'Ulysse jusqu'aux cordonniers de Cheapside rencontrés l'autre

jour à Palerme, sous la conduite d'une agence Cook, — ce progrès pouvait être envisagé avec modestie. Nous baissâmes les yeux. Une dame de province, à mes côtés, murmura : « Il paraît bien aimable, ce monsieur. » Mais l'ancien député ayant eu le malheur d'avancer que la science était plus grande encore que la nationalité, ne connaissant ni frontières ni différences de races, cette parole imprudente fut vivement relevée par le nationaliste situé en face de moi ; il ronchonnait : « Nous attendions ça !... Le voilà, le refrain que nous connaissons !... » Le voisin de droite, agacé, lui cria dans le tuyau de l'oreille : « Vive la Commune ! », tandis que celui de gauche se plaignait au garçon de n'avoir pas eu de salade de museau.

Cependant, l'ex-député terminait sa harangue par une allusion politique d'une extrême limpidité, en protestant contre l'invasion des barbares du Nord sur le littoral méditerranéen et en invoquant l'union latine pour le maintien des populations autochtones sur ces rivages illustres. En finissant, il nous traita de « frères », et des bravos enthousiastes répondirent à ce cri du cœur. On avait retrouvé un reste de salade, que le garçon apportait.

Randazzo a ceci de particulier qu'il réussit toujours — bien que plus rapproché du cratère de l'Etna que toutes les autres localités du massif (quinze kilomètres) — à éviter la destruction totale ou partielle réservée périodiquement à ces aventurières.

Aussi garde-t-il une précieuse physionomie médiévale, des maisons du XIVe et du XVe siècle, une cathédrale normande, un vénérable édifice — entre autres — de style aragonais, qui fut palais ducal et sert aujourd'hui de prison, un passage à arcades ogivales dont la première est surmontée d'une délicieuse fenêtre géminée.

Les végétations pariétaires mettent du renouveau sur ces vieux murs. Aux alentours, le paysage se déroule avec une ampleur très émouvante : d'un côté, le majestueux Etna ; de l'autre, la chaîne des monts Nebrods à l'horizon lointain, au delà d'un panarama montagneux où d'anciens bourgs couronnant des sommets rissolent au soleil, témoins persistants d'une époque où la vie sociale nécessitait le groupement sur des lieux élevés, d'accès difficile, de défense aisée.

Mais c'est à Taormine que l'on trouve à son maximum d'intensité le charme grandiose des paysages siciliens. Le tableau qui s'offre aux regards, du haut du théâtre antique, est un des plus réputés qui soient, et il n'a certes point volé sa réputation.

Le perrichonisme outrancier dont il est la proie, en raison même de sa magnificence notoire, n'a pas réussi à le banaliser. Le culte que lui ont voué les bourgeois des deux mondes, par l'intermédiaire des agences, a laissé indemne, inaltérable, la beauté supérieure qui s'en dégage, cette beauté sereine, triomphante, résultant de la combinaison de tous les éléments susceptibles de ravir les yeux et l'esprit.

Elle a résisté à l'épouvantable admiration des bandes de voyageurs à prix réduits, à la répugnante vulgarisation que lui ont infligée, que lui infligent encore tous les jours les hordes de rapins et de photographes employés à la fabrication des « souvenirs d'Italie » à l'usage des familles.

Rien ne peut prévaloir contre elle. L'Etna lui-même, qui concourt pour une large part à la splendeur de ce tableau unique au monde, reste éternellement impuissant à lui apporter la moindre tare ; le site de Taormine est hors des atteintes du monstre ; la merveilleuse terrasse, dominée par le roc de Mola, qu'il occupe devant la mer où se lève le soleil, est située au point voulu pour que la montagne si redoutable à d'autres ne joue pour lui qu'un rôle purement décoratif.

Après cette vision, je ne me sens plus le désir d'en noter d'autres. Les grands quais de Messine et son diadème de hauteurs, avec les cimes calabraises en face, le roc de Scylla, même le délicieux golfe de Salerne, où l'on nous fit repasser, se contenteront d'une simple mention.

Pourtant, les temples de Pœstum rougeoyants sous la lumière oblique, dans la sévérité du paysage, n'offraient point un spectacle banal, — et la corniche d'Amalfi, dévoilant une nouvelle féerie à chaque ressaut de la côte, mérite d'être signalée tout spécialement à l'attention du voyageur. Mais on ne m'a pas attendu pour accomplir cette formalité.

La... dynamite à Gand

Juillet 1902.

La Ville de Gand vient d'être à son tour le théâtre d'un attentat anarchiste. Celui-ci, heureusement, n'a point eu de suites fâcheuses : la bombe n'a pas éclaté, et pour cause : on pourrait même dire qu'elle était plutôt faite pour porter veine que malheur. Mais n'anticipons point. L'histoire fut contée en des feuilles graves. Résumons-la :

C'était pendant l'horreur d'une profonde nuit. Le facteur Hanssens, passant dans la petite rue Saint-Bavon, avisa une boite en fer-blanc, qu'une main, naturellement mystérieuse, avait déposée au seuil d'une des fenêtres de l'évêché. Il s'approcha et vit que la boite était munie d'un tube à mèche.

Héroïquement, il saisit l'engin et le porta au poste de police de l'hôtel-de-ville. La petite boîte de fer-blanc, qui continuait, malgré son tube, à garder une attitude plutôt rassurante, fut déposée dans la cour ; elle y resta bien sage jusqu'au matin, où les autorités, averties, vinrent la visiter, avec le cérémonial habituel. Le parquet, d'abord, sous les espèces du juge d'instruction, du procureur et du greffier. Ces messieurs se livrèrent à un examen approfondi sur lequel

les détails nous manquent, mais que l'on peut supposer n'avoir point été accompli de trop près (dame ! mettez-vous à leur place), et à la suite duquel il fut décidé que la boîte serait ouverte par un spécialiste. Il est toujours préférable, en effet, de confier pareille besogne aux gens dont c'est le métier.

En conséquence, le commandant de la place fut requis de charger de ce soin un officier compétent.

Un lieutenant d'artillerie, commis à cet effet, procéda à un examen sommaire et demanda qu'on lui adjoignît un chimiste, pour le détail. Le parquet désigna le directeur du laboratoire municipal.

Cela fait, on délibéra. Les uns furent d'avis qu'il fallait immerger la bombe, qui, après un bain de vingt-quatre heures pourrait être examinée sans danger. Le parquet, auquel s'était joint M. le procureur général, se rallia à cette opinion, et l'on fit mander aussitôt le commandant des sapeurs-pompiers. Celui-ci estima que, avant tout, il convenait de transporter l'objet suspect dans un terrain vague ; après quoi, on verrait de quelle façon il conviendrait de l'examiner sans risque ; la meilleure, à son avis, était de lui percer le flanc d'abord, en lui envoyant quelques chevrotines. En conséquence, il offrit de faire transporter la boîte par deux hommes munis de longues perches.

Les autres trouvèrent que l'opération proposée n'était pas sans péril. L'architecte de la Ville fut mandé à son tour. On discuta.

La discussion n'aboutit point à une résolution définitive. Celle-ci fut renvoyée au soir. A six heures, les magistrats, qui avaient poursuivi leur délibération, se décidèrent pour la solution proposée par le commandant des pompiers : le transport de la bombe dans un endroit écarté. Ce fut un brigadier de police qui se chargea de l'opération.

Enfin, la bombe fut déposée au beau milieu de la pelouse du Jardin botanique et le commandant des pompiers se mit à lui tirer des coups de fusil. Au huitième coup, la boîte, atteinte en plein cœur, laissait échapper « une matière brunâtre ».

Par prudence, on attendit encore quelques minutes, puis voyant qu'aucune explosion ne se produisait, les magistrats s'approchèrent pour reconnaître la dite « matière brunâtre », et quand ils eurent le nez dessus, le dernier doute s'envola : La bombe était pleine... d'une farce qu'un dynamitard fantaisiste avait faite aux autorités gantoises.

Alors, la raison pour laquelle l'explosion n'avait pas eu lieu fut expliquée.

Le lendemain, je rencontrai le dynamitard gantois dans la gare d'Alost. Je lui dis :

— Eh bien nous avons voulu faire sauter l'évêché de Gand avec de la...

Il m'interrompit (à temps) :

— Parfaitement. C'est tout ce que méritent ces sales ratichons.

— Je n'y contredis point, repris-je, mais c'est tout de même une drôle d'idée, et peu pratique au point de vue du résultat.

— Du résultat ! ! !...

Mon homme se gondolait. Il poursuivit :

— Alors, vous trouvez que le résultat n'a pas été chouette, vous ? Qu'est-ce qu'il vous faut ? On ne pouvait pourtant pas rappeler Louis XVIII dans les carrosses du sacre pour assister à la cérémonie du Jardin botanique... Non, mais vous figurez-vous ça : les autorités réunies, la magistrature, l'armée, le clergé, les pompiers, la police, le peuple rassemblé, haletant, les huit coups de fusil résonnant dans le silence solennel... On aurait entendu voler une mouche...

— A miel...

— A miel, comme vous dites très élégamment... Et puis, paf ! Dans le mille et... le pot aux roses. Puis les gueules !... Bon sang de bon Dieu, que ça devait être rigolo !... Et vous trouvez que ce ne fut pas là un joli résultat ?... Mais moi, l'auteur, j'en suis bleu, je ne m'attendais guère à cette veine, je n'arrête pas de rire depuis hier, je me tords tout le temps. Ah ! je puis dire que j'ai fait mes frais. C'est un plaisir de travailler à Gand !

— Si vous le prenez comme cela, dis-je, il me serait difficile de ne point partager votre sentiment et même votre joie. Mais comment, diable, cette idée vous est-elle venue ?

— C'est bien simple : ça tient de famille.

— ???

— Ma mère a été bonne à tout faire chez un petit-neveu du général Cambronne (ici, le type mit la main à sa casquette et esquissa un salut militaire). Alors, vous comprenez...

— L'atavisme, quoi ?

— Vous l'avez dit.

Là-dessus, le brave dynamitard me tendit sa main — que je n'osai pas refuser : Le métier d'interviewer a ses exigences, quelquefois pénibles.

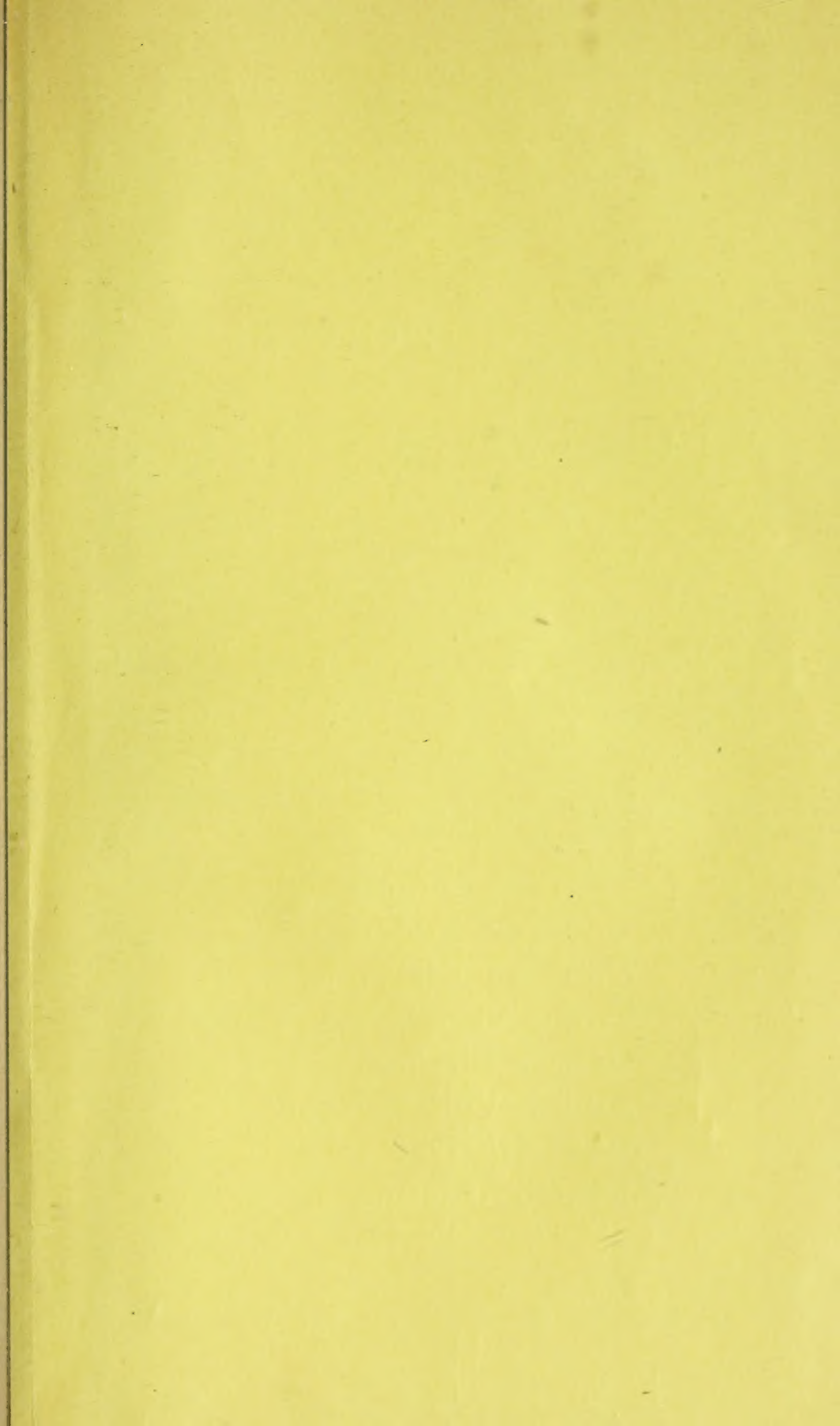




TABLE

—


LIBRARY
15
1982



Liége. Imp. La Meuse, Soc. anon.


UTL AT DOWNSVIEW
D RANGE BAY SHLF POS ITEM C
39 13 17 23 02 006 9